

121. 7. 18.

# ROBESPIERRE,

OU

## LE 9 THERMIDOR,

DRAME EN TROIS ACTES,

ET NEUF TABLEAUX;

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS ET FRANCIS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,  
SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,  
LE 16 DÉCEMBRE 1830.



PARIS.

**BEZOU, LIBRAIRE,**  
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N<sup>o</sup>. 29,  
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

•••••  
1831.

131404-B

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

ROBESPIERRE.....  
 COLLOT D'HERBOIS, président de la Convention.....  
 TALLIEN.....  
 SAINT-JUST.....  
 ROBESPIERRE, jeune.....  
 FERRAUD.....  
 BARRAS.....  
 COUTHON.....  
 LECOINTRE.....  
 BARRÈRE.....  
 LOIZEROLLES.....  
 ALFRED, fils de LOIZEROLLES.....  
 ANDRÉ CHÉNIER.....  
 BOUCHER.....  
 SUVÉE.....  
 Le Baron DE BATZ, sous le nom de SIMON.....  
 CIVRAC, perruquier de Robespierre.....  
 JÉRÔME, portier de Robespierre.....  
 FOUQUIER-THINVILLE, accusateur public.....  
 HENBIOT, commandant de la force armée.....  
 MÉDAL, gendarme.....  
 Premier GENDARME.....  
 Deuxième GENDARME.....  
 UN VALET DE MAD TALLIEN.....  
 Premier HOMME DU PEUPLE.....  
 Deuxième HOMME DU PEUPLE.....  
 DIDIER.....  
 MAILLARD.....  
 HÉRON.....  
 MAD. LOIZEROLLES.....  
 MAD. TALLIEN.....  
 Mlle ROBESPIERRE.....  
 CHARLOTTE, femme de Civrac.....  
 CINCINNATUS-NAVET, fils de Jérôme.....  
 Une vieille DÉVOTE.....  
 LA COLOMBE, femme du peuple.....  
 Une FEMME DU PEUPLE.....  
 Une autre FEMME.....

MM. FRANCISQUE.  
 CHARLES.  
 CUDOT.  
 AUGUSTE.  
 THÉODORE.  
 ALERME.  
 LOMBARD.  
 JOSET.  
 MILLOT.  
 CONSTANT.  
 BOSSSELOT.  
 CULLIER.  
 WELSCH.  
 BELFORT.  
 GUSTAVE.  
 EUGÈNE.  
 PAUL.  
 MILLET.  
 BOURGEOIS.  
 FAUQUEUX.  
 JOLY.  
 ROCHÉ.  
 BARTHÉLEMY.  
 ALPHONSE.  
 FRANÇOIS.  
 HULIN.  
 LÉON.  
 LOMBARD, aîné.  
 JOSET, jeune.  
 Mesd. ELISA JACOB.  
 IRMA.  
 LEVEL.  
 ÉLÉONORE.  
 SOPHIE.  
 LAURE.  
 CAMILLE.  
 LEBAU.  
 ADÈLE.

conventionnels.  
 détenus.

DANSE : M. ALEXANDRE.  
 Mlles. CÉCILB, AUGUSTA.

Représentans, huissiers de la Convention, Amis et Invités de Tallien, Détenus, Officiers municipaux, Gardes nationaux, Canonniers, Gendarmes, Guichetiers, vieilles Dévotes, Peuple des deux sexes, jeunes Filles, Enfants.

*La Scène se passe à Paris.*

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Cité-le-Cœur, n. 7.

# ROBESPIERRE,

DRAME EN TROIS ACTES.

## ACTE PREMIER.

### PREMIER TABLEAU.

Le Théâtre représente le vestibule de la maison de Loizerolles, ouvrant sur une place publique. — A droite de l'acteur, une porte allant aux appartemens. — Deux marches pour monter à cette porte. — A gauche, deux portes de plein-pied. — La première, du côté de l'avant-scène, mène au cabinet de Loizerolles; la seconde à la salle à manger et à la cuisine.

\*\*\*

### SCÈNE PREMIERE.

CHARLOTTE, ensuite MÉDAL.

(*Au lever du rideau, Charlotte sort du cabinet de Loizerolles.*)

CHARLOTTE.

Tout est en ordre dans le cabinet de Monsieur... Si Madame veut me donner la clé de l'argenterie, Marie pourra dresser la table.

(*Elle se dirige vers la porte de droite. — Elle a déjà monté la première marche, quand Médal entre par la porte du fond.*)

MÉDAL, entrant.

Le citoyen Loizerolles!

CHARLOTTE, se retournant.

C'est toi!... Que lui veux-tu?

MÉDAL.

Que vois-je? Charlotte!

CHARLOTTE.

Médal!

MÉDAL.

Comment, c'est toi! ma chère cousine; je ne m'attendais pas à te trouver ici... Cette pauvre Charlotte! depuis trois ans que nous avons quitté le pays, chacun de notre côté, j'ai pensé bien souvent à toi... Mais qu'as-tu donc, tu ne pouvais pas contente de me revoir?

CHARLOTTE.

Si fait!... Mais, tiens, cet habit...

MÉDAL.

Ah! ne crains rien... je ne viens que dans de bonnes inten-

tions ; et sous cet habit redoutable dans les jours où nous vivons, il peut se trouver un homme... Ainsi donc, rassure-toi, et donne-moi des nouvelles de Civrac, de ton mari ?

CHARLOTTE.

Nous ne sommes plus ensemble.

MÉDAL.

Comment ?

CHARLOTTE.

Nous sommes divorcés.

MÉDAL.

Vous !...

CHARLOTTE.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1793, voilà juste aujourd'hui six mois.

MÉDAL.

Divorcés !... vous, qui vous aimiez tant !

CHARLOTTE.

Hélas ! oui.

MÉDAL.

Civrac t'a quittée...

CHARLOTTE.

Il s'était jeté corps et biens dans la révolution ; ses opinions me révoltaient... Pour mettre un terme à des querelles qui se renouvelaient chaque jour, nous avons dû nous séparer... Je te le demande, pouvais-je rester avec le coiffeur de Robespierre ?

MÉDAL.

Quoi ! ton mari ?

CHARLOTTE.

A quitté la boutique que nous avions prise en arrivant à Paris, pour ne s'occuper que de politique ; il n'a conservé que la pratique des Couthon, St.-Just, Fouquier-Thinville, Barrère et autres...

MÉDAL.

Comment, ton mari... si bon, si doux autrefois... Enfin, puisqu'il avait changé à ce point, tu as vraiment bien fait de profiter de la loi... Après ton divorce, tu vins donc t'établir ici ?

CHARLOTTE.

Seule, sans ressources, il fallait bien travailler... Je suis entrée dans cette maison, où je suis à merveille ; ce sont de si braves gens !... et puis, pas grandes fatigues, une famille de trois personnes... Mais qui t'amène donc chez mes maîtres ?

MÉDAL.

La reconnaissance.

CHARLOTTE.

Vraiment ?

MÉDAL.

Il y a trois jours, on se foulait aux portes de la Convention... Le citoyen Loizerolles était insulté... C'est un aristocrate ! s'écriait-on ; ce mot pouvait le perdre... Je m'élançai vers lui, et je parvins à le sauver... Touché de mon action, il m'a promis de me faire avoir de l'avancement... Et ce matin, mon capitaine m'a annoncé que la première place de brigadier serait pour moi... Juge de ma joie !... Aussi, n'ai-je pas voulu remettre à un autre jour ma visite de remerciement au citoyen Loizerolles.

CHARLOTTE.

Tu ne peux le voir dans ce moment, il est dans le salon avec un ami.

MÉDAL.

C'est contrariant... cet ami restera peut-être long-temps, et je suis de garde aujourd'hui à la conciergerie.

CHARLOTTE.

Non, non ; ils sont là dedans depuis près de deux heures... Tiens, je les entends...

MÉDAL.

Tant mieux, j'aurais été désolé...

CHARLOTTE.

Pendant que mon maître va reconduire son ami, viens avec moi, un verre de vin te fera prendre patience.

MÉDAL.

Ça n'est pas de refus.

CHARLOTTE.

Par ici.

( Elle entre dans la salle à manger, et Médal entre après elle. — Au même moment, Simon, Loizerolles, sa femme, descendent les marches de la porte de droite. )

## SCÈNE II.

LOIZEROLLES, PULCHÉRIE, SIMON.

PULCHÉRIE.

Recevez encore nos remerciemens pour votre bon avis.

SIMON.

Comment donc, c'était un devoir... Dieu veuille que votre fils ne soit point sourd à votre voix.

LOIZEROLLES.

Il nous aime beaucoup, il nous écoutera.

**SIMON.**

Qu'il n'aille pas aux Cordeliers, exigez cela de lui..... Sa présence, cette nuit, dans le club... ses discours virulents, auront bien mécontenté les influens des Jacobins... Mais je vous le répète, il n'y a rien à craindre encore aujourd'hui... qu'il ne récidive pas... Après tout, que peut-il espérer? les clubistes des Cordeliers se fendront la tête sur la pierre angulaire de la révolution... En d'autres termes : Robespierre les écrasera tous!... tandis que s'ils avaient voulu, si vous-même vous aviez consenti à vous joindre à nous, peut-être...

**LOIZEROLLES.**

Ne me parlez donc plus de vos princes, ni de vos émigrés; pour cette cause que vous avez en vain plaidée auprès de moi, vous ne trouverez en France que haine et mépris!

**SIMON.**

Peut-être... avec de l'or...

**LOIZEROLLES.**

On soudoie des espions et des traîtres, mais une nation ne se vend pas.

**SIMON.**

Ainsi, il me faut donc perdre l'espoir de vous ramener dans la bonne voie?

**PULCHÉRIE.**

Voyons... allez - vous recommencer votre discussion politique?

**SIMON.**

Pardon, Madame; mais, avant de vous quitter, je tentais un dernier effort.

**LOIZEROLLES.**

Monsieur Simon, ou plutôt monsieur le baron de Batz, vous êtes du parti de Coblenz... Je respecte l'opinion d'un galant homme, quelle qu'elle soit, mais une dernière fois pour toute, je suis républicain!... républicain dans la pureté du mot, et je mourrai, s'il le faut, pour la défense de notre liberté.

**SIMON.**

Eh! mon cher, cette liberté dont vous parlez tant, est comme Saturne, elle dévorera ses enfans:

**LOIZEROLLES.**

Dussé-je voir se dresser pour moi l'échafaud des Girondins, j'y monterais avec joie, et ne l'échangerais pas contre les chaînes du despotisme!

**SIMON, à part.**

Le sang de son fils éteindrait peut-être cet enthousiasme... ( Haut. ) N'en parlons plus, citoyen, et veuillez me croire tou-

jours votre ami... Je compte sur votre discrétion... Un mot imprudent, vous le savez, me coûterait bien cher... Madame, recevez mes hommages... (*En s'en allant, à Loizerolles et sa femme qui l'accompagnent jusqu'à la porte du fond.*) Ah! je vous en prie, restez.

### SCÈNE III.

LOIZEROLLES, PULCHÉRIE.

LOIZEROLLES.

Quel homme, avec ses priées, son ancien régime!

PULCHÉRIE.

Sans doute... il se berce d'une chimère... Mais laissez-le s'épancher auprès de nous, il doit se contraindre assez souvent.

LOIZEROLLES.

C'est un agent de l'étranger, sois en sure; mais il s'est confié à moi, et... D'ailleurs, ses complots ne peuvent pas être dangereux.

PULCHÉRIE.

Dans les temps où nous sommes, il faut ménager tout le monde.

LOIZEROLLES.

Uniquement pour te plaire, ma chère amie, je reçois chez moi des gens dont je suis loin de partager les principes... Barrère, Tallien, me croient de leurs amis, mais Ferraud seul a ce titre dans mon cœur!... Barrère m'avait promis, comme un insigne honneur, de m'amener le sombre Maximilien Robespierre; mais je ne lui rappellerai pas cette promesse, je craindrais de ne pas cacher à cet homme l'horreur qu'il m'inspire!... Mais mon fils ne revient pas... Absent depuis hier! passer la nuit au club!... Que ton Alfred est imprudent!

PULCHÉRIE

Ah! ne m'effraie point... (*Apercevant Médal qui sort de la chambre à manger, avec Charlotte.*) Ciel! un gendarme!

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLOTTE, MÉDAL.

LOIZEROLLES.

Un gendarme!

PULCHÉRIE.

Ah! prends garde!... Si l'on venait arrêter notre fils.

LOIZEROLLES.

Quelle idée! (*A Médal.*) Que demande-tu? Eh! je ne me

trompe pas... c'est Médal... ce brave garçon dont je t'ai parlé il y a trois jours.

PULCHÉRIE.

Je respire.

LOIZEROLLES.

Eh bien ! ma recommandation ?

MÉDAL.

M'a été favorable... et je venais te remercier.

LOIZEROLLES.

Ainsi tu auras de l'avancement ?

MÉDAL.

A la première vacance, comme je le disais tout-à-l'heure à ma cousine.

PULCHÉRIE, à Charlotte.

Comment, vous êtes parens ?

CHARLOTTE.

Où, Madame ; nous nous étions perdus de vue depuis longtemps... Nous avons été élevés ensemble, jugez de ma joie de l'avoir retrouvé !

LOIZEROLLES.

En t'obligeant, j'ai donc fait quelque chose pour notre bonne Charlotte ; mais je ne me bornerai pas là... Sois tranquille ; ton capitaine est un de mes bons amis, je lui reparlerai de toi ; tiens, je vais lui écrire... je ne veux pas différer plus longtemps... tu lui remettras toi-même ma lettre.

MÉDAL.

Ah ! que de bontés !

CHARLOTTE.

Excellent maître !

LOIZEROLLES.

Je ne laisserai pas échapper l'occasion de rendre service à un honnête garçon, à un parent de notre Charlotte, de notre amie ; car ce n'est pas notre domestique, c'est notre amie... Quelle femme que ta cousine ! qu'elle méritait peu toutes les peines qu'elle a éprouvées !

MÉDAL.

Je sais tout ; elle m'a tout conté... Misérable Civrac !

CHARLOTTE.

Médal !...

LOIZEROLLES.

Oui... il a raison... c'est un misérable !... Cependant tous les jours elle est contrainte de le voir ; mais j'ai été trop faible de céder à tes instances, je veux le congédier ; le renvoyer...



CHARLOTTE.

Ah! Monsieur, ne faites pas cela!

PULCHÉRIE,

Ce serait l'exposer...

CHARLOTTE.

On ne soupçonnera jamais de mauvaises intentions à celui qui a pour coiffeur un homme qui est membre du Comité révolutionnaire, et perruquier de Robespierre.

( On entend chanter. )

Ah! ça ira, ça ira!

Les aristocrates à la lanterne!...

PULCHÉRIE.

C'est lui! c'est Civrac!... Mon ami, de la prudence devant lui!...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, CIVRAC.

CIVRAC, *entrant.*

Citoyens et citoyennes, salut et fraternité!... Ici, dans le vestibule... Mais que vois-je?... Un gendarme! seriez-vous des suspects?... Diable! je me suis compromis...

MÉDAL.

Rassure-toi, Civrac.

CIVRAC.

La révolution m'a baptisé Brutus!

MÉDAL.

Eh bien, Brutus-Civrac, s'il y a quelqu'un de compromis ici, ce sont ces braves gens.

CIVRAC.

Heim! qu'est-ce à dire?

LOIZEROLLES.

Voyons, voyons, Médal...

CIVRAC.

Médal! tiens, je connais ce nom là!... oui, un mien cousin. Et mais, j'y pense, ta présence ici, ton air d'intelligence avec mon ex-épouse, ta bonne mine, tes manières distinguées et polies pour un gendarme!...

MÉDAL.

Tu me reconnais?

CIVRAC.

Mon cousin!... Ah! je suis charmé de te revoir!... Touche-là!

*Robespierre.*

MÉDAL.

J'en serais bien fâché!

CIVRAC.

Comme tu voudras... Cependant, je croyais te faire un honneur insigne. Tu ne sais peut-être pas que cette main que je te donnais à presser, tient tous les jours sous elle la plus illustre tête de l'époque! Je suis le perruquier du grand Maximilien Robespierre, rien que ça, mon ami... A propos, tout marche à merveille! la république sera sauvée tantôt, entre trois et quatre heures...

LOIZEROLLES.

Achèvc...

CIVRAC.

Les Bazire, les Chabot, les Delaunay-d'Angers, les Fabre-d'Eglantine, les Rabaud de Saint-Etienne, les Barnave viennent d'être condamnés...

LOIZEROLLES.

A mort!

CIVRAC.

Est-ce que nous condamnons à autre chose? c'était justice... Le club des Cordeliers criera, mais on le fera taire à son tour. Déjà Ronsin et Vincent sont coffrés... Allez donc, piallards! Eh! mon dieu! comme ont dit à la Convention, les députés de la section de Guillaume Tell: sacrifiez neuf-cent mille têtes, et la révolution pourra dormir tranquille.

CHARLOTTE.

Veux-tu bien te taire, monstre abominable!

MÉDAL, à part.

Je ne sais qui me retient...

CHARLOTTE.

Septembriser!

CIVRAC.

Citoyenne, modère tes expressions!

CHARLOTTE.

Quai-je à craindre?

CIVRAC.

Qui sait?

CHARLOTTE.

Au fait, tu serais bien capable de me faire venir devant ton comité de Salut public.

PULCHÉRIE.

Charlotte!... Charlotte, que dis-tu?

LOIZEROLLES.

Taisez-vous, je vous l'ordonne! ( A Civrac. ) Dispose tout

pour ma toilette. ( *A Médal.* ) En attendant , suis-moi dans mon cabinet, je vais te donner la lettre que je t'ai promise.

( *Il entre avec Médal dans le cabinet.* )

CIVRAC.

Citoyenne , y a-t-il de l'eau chaude ?

CHARLOTTE.

Je n'en sais rien.

PULCHÉRIE.

Civrac, ne vous impatientez pas ; je vais m'assurer moi-même...

( *Elle entre dans son cuisine.* )

## SCÈNE VI.

CHARLOTTE , CIVRAC.

CHARLOTTE.

Ah ! vous êtes trop bonne , ne faudrait-il pas mesurer ses paroles , se mettre à genoux pour parler à ce..... ( *Ne voyant plus Pulchérie , elle tombe aux genoux de Civrac.* ) Enfin , nous sommes seuls !... Ah ! mon ami , mon ami , pardonne-moi encore toutes les horreurs dont je viens de t'accabler !

CIVRAC.

Ma pauvre Charlotte ! embrasse-moi , et n'y pensons plus.

CHARLOTTE.

Tiens , le courage me manque... Se détester en public , quand on s'aime de tout son cœur !... Ah ! pourquoi as-tu eu l'idée de ce divorce !

CIVRAC.

Par exemple ! peux-tu me reprocher ce que j'ai fait !... Ne fallait-il pas profiter de la position dans laquelle je me trouvais nommé membre d'un comité révolutionnaire , j'entrevois le moyen de pouvoir sauver quelques malheureux ; mais j'avais besoin d'un tiers , pouvais-je le mieux choisir ?... Nous nous sommes séparés... Tout le monde m'a cru terroriste... tout le monde me déteste , peut-être ; mais ça m'est égal... Je me suis dévoué... nous nous sommes dévoués... Ne s'aimer qu'en cachette , ne se le dire qu'une fois par hasard... c'est dur , et j'en souffre autant que toi , mais il le faut... Allons , ma petite femme , ne perdons pas patience... songe qu'à présent il y va de notre vie de ne plus changer de conduite... Plus que jamais , je puis être utile maintenant. Robespierre , que je coiffais quand il n'était que député , en devenant tout puissant , m'a pris sous sa protection ; il me nomme son ami , et pourtant , tous les matins , quand je l'accommode , si tu voyais comme son œil défiant suit mes mouvemens... Malgré moi ; souvent le peigne

et la houppe ont tremblé dans ma main. Heureusement pour moi, cette crainte l'amuse... il a en moi une confiance, dont tu sais si je profite. Songe donc que depuis ce temps, il ne s'est pas passé une semaine sans que j'aie dérobé sur son bureau une liste de proscrits... Il y en a tant qu'il ne s'en aperçoit pas. Ah! Charlotte, si tu savais comme mon cœur bat quand je mets la main sur ces listes fatales! il y a bien un peu de crainte, mais aussi que de bonheur!

CHARLOTTE.

Où cher Civrac!

CIVRAC.

Tiens, voilà quelques papillottes de la même fabrique que celle de la semaine dernière.

CHARLOTTE.

Tu es sûr qu'il ne s'est aperçu de rien?

CIVRAC.

Sois donc tranquille...

CHARLOTTE, qui a ouvert et jeté les yeux sur le papier.

C'est une liste de suspects!

CIVRAC.

Je le sais.

CHARLOTTE.

Juste ciel! Alfred de Loizerolles!

CIVRAC.

Le fils de ton maître?...

CHARLOTTE.

Ah! quel bonheur! il n'a plus rien à craindre!

( On voit plusieurs groupes se former en dehors. )

CIVRAC.

Eh bien! le courage te manque-t-il encore?

CHARLOTTE.

Non... Mais que je t'embrasse!

( Au moment où elle va s'élançer au cou de Civrac, on entend une voix en dehors crier : )

VOIX, en dehors.

Place au citoyen Robespierre!

CHARLOTTE, s'arrêtant tout-à-coup.

Robespierre!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, PEUPLE, ROBESPIERRE, SAINT-JUST,  
en dehors.

CIVRAC.

Il va sans doute au club des Jacobins.

( Le peuple se range. — Robespierre passe, et quand il est en face

*de la porte, il s'arrête, et désignant du doigt la maison de Loizerolles, il dit :*)

ROBESPIERRE.

C'est là !

( *Civrac lui fait un profond salut.* )

CHARLOTTE.

Ah! mon dieu!

( *Robespierre et Saint-Just disparaissent. — Le peuple suit.* )

CIVRAC, à Charlotte.

Eh bien! tu l'as vu, hein?... Qu'as-tu donc? tu trembles?

CHARLOTTE.

Nous sommes perdus, il a désigné notre maison.

CIVRAC.

Tu croirais?...

## SCENE VIII.

CHARLOTTÉ, CIVRAC, MÉDAL.

MÉDAL, *sortant du cabinet de Loizerolles.*

On t'attend, citoyen Brutus...

CIVRAC, *s'éloignant de sa femme.*

C'est bien! c'est bien!... (*A part.*) Ah! Charlotte s'est trompée... c'est un salut que me faisait Robespierre.

(*Il sort par la porte de gauche, et revient un instant après, tenant à la main une petite bouilloire.*)

MÉDAL.

Au revoir ma cousine... maintenant que je sais où tu demeures, je viendrai te faire quelques visites... (*Il va sortir, Charlotte l'accompagne. — Avant de franchir le seuil de la porte.*) Je te plains de tout mon cœur... la vue de ce Civrac doit te faire bien du mal!...

CIVRAC, *qui est revenu pendant la dernière phrase de Médal, et entrant dans le cabinet de Loizerolles.*

Adieu, cousin... adieu, beau gendarme...

(*Il entre. — Médal sort et disparaît.*)

## SCENE IX.

CHARLOTTE, seule.

Je suis bien aise qu'il soit parti... ô mon Dieu! cette liste sur laquelle était le nom de M. Alfred... ce geste de Robespierre, pour désigner notre maison... je suis sûre qu'un malheur nous menace... pauvre jeune homme!... c'en serait fait de lui!... Oh! il faut qu'il parte... qu'il quitte Paris, sans délai, sur-le-champ... Allons prévenir mes maîtres... mes

pauvres maîtres !... Les prévenir... ils s'inquiéteront, se tourmenteront... qui sait même si les précautions qu'ils croiront devoir prendre ne les perdront pas... que faire?... que faire?... Ah! madame Tallien?... Oui... c'est ça... elle seule peut nous sauver... c'est l'amie de la maison... courons, courons chez elle... pourvu qu'elle y soit!...

(*Au moment où elle va sortir, entre Tallien, suivi de Ferraud.*)

## SCÈNE X.

FERRAUD, CHARLOTTE, TALLIEN.

CHARLOTTE.

Son mari!... il me dira si je la trouverai.

TALLIEN.

Eh bien, Ferrand, où est donc Barrère?...

FERRAUD.

Il est entré chez la mercière à côté.

TALLIEN.

Il y avait sans doute aperçu un joli minois... c'est un amateur... bonjour, Charlotte, bonjour... (*à Ferrand.*) Attendons Barrère, nous entrerons ensemble.

CHARLOTTE, à Tallien.

Citoyen... pourriez-vous?...

TALLIEN.

Tu veux dire pourrais-tu?...

FERRAUD.

Le vons est proscrit...

CHARLOTTE.

Eh bien! c'est que je n'ose pas!...

TALLIEN.

Ose, ose...

FERRAUD.

Nous sommes tous égaux maintenant.

CHARLOTTE.

Puisque vous le permettez... (*Se reprenant.*) Puisque tu le permets... ta femme est-elle chez elle?

TALLIEN.

Ma femme... chez elle?... tu me demandes ça, à moi? ma foi, je n'en sais rien... cependant, je crois que oui... Barrère m'a dit qu'elle avait un peu la migraine ce matin.

CHARLOTTE.

Je la rencontrerai... je cours bien vite!...

TALLIEN.

A qui en a-t-elle donc!...

(*Charlotte, en sortant, se frappe contre Barrère, qui entre dans le même moment.*)

## SCÈNE XI.

TALLIEN , BARRÈRE , FERRAUD , ensuite CIVRAC.

BARRÈRE.

Eh bien!... eh bien!... fais donc attention, ma mie!

(*Tallien et Ferraud rient.*)

BARRÈRE, descendant la scène en r'arrangeant sa toilette.)  
La lourdaude!...

TALLIEN.

Crois-moi, retourne chez toi... Barrère, un homme comme toi ne peut pas se présenter ainsi...

BARRÈRE.

Mauvais plaisant!...

TALLIEN, apercevant Civrac qui sort du cabinet de Loizerolles.

Eh! parbleu, voici Civrac... il ne pouvait venir plus à propos.

CIVRAC.

Citoyens, que puis-je pour votre service?

TALLIEN.

Donne donc un coup de houppe à ce pauvre Barrère, qui vient d'être culbuté par ton ex-femme?...

CIVRAC.

Ah, l'impertinente!... (*Il prend son peigne et arrange la coiffure de Barrère.*) Trois secondes, et il n'y paraîtra plus.

TALLIEN.

Ce Civrac là a une dextérité... une légèreté dans la main... aussi, on se l'arrache... Dis-donc, Robespierre ne recevait donc pas ce matin?...

BARRÈRE.

Il était indisposé?...

CIVRAC.

Ah! presque rien.

FERRAUD.

Pour le malheur de la France!...

TALLIEN, à Ferraud.

Que dis-tu là?... tais-toi donc!...

FERRAUD.

Que diable veux-tu? je ne sais pas comme toi me contrefaire.

TALLIEN.

C'est cependant indispensable. Ce brave Civrac!...

CIVRAC.

Brutus-Civrac...

TALLIEN.

Je l'aime infiniment... Ah! c'est bien le patriote le plus chaud!...

CIVRAC.

Chaud!... brûlant. vous voulez dire!

TALLIEN, à Ferraud.

Sois donc plus prudent à l'avenir.

CIVRAC.

Dites-donc, citoyens, n'êtes-vous pas de mon avis, je trouve qu'on va trop lentement... Je suis jacobin, moi!... On devrait noyer, mitrailler en masse tous les ennemis de notre immortelle révolution...

BARRÈRE.

Sans doute, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

CIVRAC.

C'est le seul moyen d'en finir avec tous ces gredins d'honnêtes gens... (à Barrère. Citoyen Barrère, c'est jour d'opéra... Une première représentation...)

BARRÈRE.

Oui... J'ai lu le journal de Paris.

CIVRAC.

Aujourd'hui le *Jugement des Rois*... paroles, musique, ballet, décors, tout sera par saus-culoite. On commencera à huit heures.

BARRÈRE.

J'irai. Ah! je me sens plus à mon aise...

CIVRAC.

Maintenant je vais à l'opéra, où j'ai à raser une foule de souverains... Ah! citoyens, si la pièce réussit, faites parler de mes perruques, dans le journal de Paris... Liberté, égalité ou la mort. Portez-vous bien.

(Il sort en saluant plusieurs fois.)

## SCENE XII.

BARRÈRE, FERRAUD, TALLIEN, LOIZEROLLES, PULCHÉRIE.

TALLIEN, apercevant Loizerolles qui sort de son cabinet. Il est en toilette.

Eh! voici notre ami.

(Loizerolles salue, et ne donne la main qu'à Ferraud.)

LOIZEROLLES, à Ferraud.

Bonjour, mon ami, bonjour...

(Barrère, Tallien et Ferraud saluent avec respect).



BARRÈRE.

Reçois nos hommages, citoyenne...

PULCHÉRIE, s'adressant à tous les trois.

Vous arrivez?...

FERRAUD.

A l'instant même.

TALLIEN, à Loizerolles.

Et notre jeune fils?...

LOIZEROLLES.

Il est absent pour l'instant... il ne tardera sans doute pas à rentrer.

BARRÈRE.

On m'a dit ce matin qu'il était aux Cordeliers, où il avait même passé la nuit...

TALLIEN.

En partie de plaisir... comme un jeune homme; il n'y a pas grand mal.

FERRAUD, à Loizerolles.

Tallien ne tardera pas à désertier le parti de l'Incorruptible...

BARRÈRE.

Il fait merveille à ce club

LOIZEROLLES.

Oh! je crains qu'il n'aille trop loin...

BARRÈRE.

Peut-être bien...

PULCHÉRIE.

O mon Dieu!...

FERRAUD.

Le voici!...

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED.

Ah! mon père... Ah! ma mère!... embrassez-moi?... Un triomphe superbe!... mais, je vous comprends, je dois me taire!... il y a ici certaines personnes...

LOIZEROLLES.

Je ne suis pas content, mon fils...

PULCHÉRIE, à son mari.

Ce n'est pas le lieu...

LOIZEROLLES.

Sans doute... nous en parlerons dans un autre moment...

ALFRED.

Ah! parle... parle, mon père!... Eh quoi! tu te plains de Robespierre.

plains de moi aujourd'hui?... moi, qui viens de me signaler... de me faire remarquer à côté de Camille-Desmoulins... Ah! pourquoi ne m'as-tu pas entendu?... tu aurais été fier de ton Alfred...

FERRAND, à Tallien et à Barrère.

Enthousiasme de jeune homme.

ALFRED.

J'étais inspiré!... J'ai parlé avec une force!... une énergie... aussi, sur ma motion, a-t-on député sur-le-champ deux des nôtres pour demander la mise en liberté des citoyens Ronsin et Vincent, arrêtés d'une manière aussi brutale qu'arbitraire.

BARRÈRE.

Et quel a été le résultat de cette députation?

ALFRED.

Nos amis nous ont été rendus.

BARRÈRE.

C'est une faiblesse impardonnable!

ALFRED.

Je ne m'étonne pas que Barrère parle ainsi, lui qui ne demande que des exécutions.

BARRÈRE.

Jeune homme!

LOIZEROLLES et PULCHÉRIE.

Mon fils!

ALFRED.

Eh! je ne puis porter plus long-temps le joug d'une contrainte pusillanime... Pourquoi déguiser sa pensée? un cœur noble et généreux doit se montrer à découvert... Qu'on lise dans le mien, je l'ouvre à tous les regards; j'aime, je chéris la révolution... j'honore les hommes qui combattent pour nous assurer ses bienfaits, mais je hais ceux qui, oubliant leur origine, les amis qui les ont élevés, veulent nous plonger dans l'anarchie, ou nous gouverner comme de vils esclaves!

BARRÈRE.

Quelle audace!

ALFRED.

Vous pâlissez, ma mère... vous craignez que votre fils n'ait son tour de proscription?... Mais si tous les républicains doivent, l'un après l'autre, sceller de leur sang le pouvoir des nouveaux tyrans qui nous gouvernent, qu'importe qu'un peu plus tôt, la mort prenne sa proie... Nous avons vu tomber sous le glaive du bourreau des têtes trop faibles, qui se courbaient sous le joug, relevons les nôtres, bravons la hache contre-

révolutionnaire. En nous précipitant au-devant d'elle, nous la ferons reculer peut-être!...

BARRÈRE.

Imprudent! tu paieras cher!... Sortons!

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> TALLIEN, CHARLOTTE, UN JEUNE DOMESTIQUE EN LIVRÉE.

M<sup>me</sup> TALLIEN, *qui est entré sur la fin du couplet d'Alfred, arrêtant Barrère.*

Restez!

TOUS.

La citoyenne Tallien!

M<sup>me</sup> TALLIEN, à Barrère.

Grâce à mon arrivée, vous ne serez point accusé d'avoir dénoncé ce jeune homme.

TOUS.

Dénoncé!

M<sup>me</sup> TALLIEN.

L'ordre est donné de venir l'arrêter.

LOIZEROLLES.

Grand dieu!

PULCHÉRIE.

Mon fils!

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Rassurez-vous... Prévenue à temps par Charlotte de ce qui se passait, j'ai pris mes mesures; et quand on viendra, il sera trop tard.

ALFRED.

Moi, fuir?

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Regardez votre mère, et refusez si vous l'osez?

ALFRED.

Ma mère, peux-tu m'ordonner une lâcheté?

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Le vrai courage n'affronte pas une mort inutile. Plus tard, votre existence peut servir à votre pays... Ne perdons pas un instant!

BARRÈRE.

Comment devant moi?

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Allons, Barrère, une action généreuse... Si vous nous trahissez, je ne vous reverrai de ma vie.

TALLIEN.

Fais comme moi, Barrère, ferme les yeux.

PULCHÉRIE, LOIZEROLLES, FERRAUD.

Quel est votre projet ?

M<sup>me</sup> TALLIEN, à Alfred.

Vous le saurez... mais le temps presse.

CHARLOTTE.

Hâtez-vous !

( Ils entrent tous dans les appartemens , par la porte de droite. )

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté*

FERRAUD, à Loizerolles.

Malheureux père ! combien je partage tes alarmes.

LOIZEROLLES.

Citoyen Barrère, vous aurez pitié de moi ; vous pardonnerez à l'enthousiasme d'un jeune homme... vous ne priverez pas un père du seul appui qui lui reste.

TALLIEN.

Je te réponds de lui, Loizerolles.

BARRÈRE.

Je me tairai.

TALLIEN.

Voilà ma femme... ( *À Loizerolles.* ) Ton fils est ma foi méconnaissable.

( *En sortant, Alfred, sous les habits de domestique, se jette dans les bras de son père.* )

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> TALLIEN, SAINT-JUST, GARDES  
et PEUPLE.

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Abrégeons les adieux. Partons !

TOUS.

Saint-Just !

( *Moment de terreur. — Madame Tallien et Alfred vont sortir, quand entre Saint-Just suivi de gardes. — Le peuple se groupe en dehors et regarde.* )

ST.-JUST.

Que personne ne sorte !

PULCHÉRIE.

Il est perdu !

LOIZEROLLES.

Qu'est-ce donc, citoyen Saint-Just ?

ST.-JUST.

Où est ton fils ?

LOIZEROLLES.

Mon fils !... Depuis hier il est absent.

ST.-JUST.

On l'a vu rentrer il y a une heure environ. Qu'on cherche partout.

LOIZEROLLES.

Cherchez donc !

M<sup>me</sup> TALLIEN.

J'espère, Saint-Just, que la consigne que tu leur a donnée ne me concerne point ?

ST.-JUST, *aux gardes.*

Laissez passer la citoyenne.

M<sup>me</sup> TALLIEN, *montrant Barrère.*

Avec Barrère.

BARRÈRE.

Vous prétendez ?...

M<sup>me</sup> TALLIEN, *à mi-voix.*

Je le veux. ( *A Alfred.* ) Valentin, va faire avancer ma voiture. ( *A Saint-Just, en lui désignant Alfred.* ) Ce garçon là est à mon service.

( *On laisse passer Alfred qui sort et disparaît à tous les regards.* )

M<sup>me</sup> TALLIEN, *à Saint-Just, en s'en allant.*

Un peu d'égards pour ces gens là ; je leur porte quelque intérêt... Allons, Barrère... ( *Elle sort suivie de Barrère.* )

## SCENE XVII.

LES MÊMES, excepté M<sup>me</sup> TALLIEN, BARRÈRE et ALFRED.

LOIZEROLLES.

Il est sauvé !

PULCHÉRIE.

Silence ! ( *Les gardes reviennent avec Charlotte.* )

UN GARDE.

Nous n'avons rien trouvé.

UN AUTRE.

Ni nous non plus.

ST.-JUST.

Citoyen Loizerolles, tu as fait évader ton fils ; tu refuses d'obéir à la loi... je t'arrête !

LOIZEROLLES.

Moi!

ST.-JUST.

Sais-nous.

PULCHÉRIE.

Juste ciel! (*Elle s'élançe dans les bras de son mari.*)

FERRAUD.

Tu oserais?...  
ST.-JUST.

C'est au nom de Robespierre!

TALLIEN.

Diable! il faut obéir!

FERRAUD.

Ne crains rien, Loizerolles, nous t'accompagnerons... On nous écontera peut-être.

PULCHÉRIE.

Ah! mon ami! (*Elle l'embrasse.*)LOIZEROLLES, *bas à sa femme.*Veille bien sur notre fils. (*Haut.*) Partons!(*Elle s'évanouit. — Tableau. — Les rideaux se croisent.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

## DEUXIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente le cabinet de travail de Robespierre. — Une table recouverte d'un tapis, et sur laquelle est posée une lampe et des cartons noirs — Un bureau couvert de papiers en désordre. — Des fauteuils et une bibliothèque forment tout l'aménagement de cette pièce. — Une porte au fond, et deux portes latérales.

\* \* \*

### SCÈNE PREMIÈRE.

JÉRÔME, et son fils CINCINNATUS, âgé de dix ans.

(*Navet à genoux sur une chaise, écrit sous la dictée de son père, sur la cheminée.*)

CINCINNATUS.

Mais, papa, je serais bien mieux sur le bureau.

JÉRÔME.

Qu'est-ce que tu dis?... Te mettre sur le bureau du grand Maximilien... je voudrais bien voir ça!... Voyons, Cincinnatus-Navet, avons-nous bientôt fini?

CINCINNATUS.

C'est que, vois-tu, papa, j'écris encore en gros.

JÉRÔME.

C'est ce bon Henriot qui m'a dit de mettre sur la porte d'entrée : « Ici on se tutoie. » Et ce brave homme me dénoncerait si...

C'est fait.

CINCINNATUS.

JÉRÔME.

A présent, écris : Ici on se tutoie. Très-bien... Fermez la porte, s'il vous plaît. Quand il verra cette écriture là, Henriot rappellera au grand Robespierre la promesse qu'il m'a faite de me nommer...

CINCINNATUS.

Voilà, mon papa.

JÉRÔME.

A présent, va apprendre ton catéchisme républicain... tu sais que Fouquier-Thinville doit te le faire répéter ce soir... Quel honneur pour moi, de loger un homme comme Robespierre!... Ma maison est à présent le palais des Tuileries de la révolution.

CINCINNATUS.

Dis donc, papa, tu me donneras un bonnet rouge ce soir... Le comité de Salut public vient chez Robespierre, et je veux être en sans-culotte.

JÉRÔME.

Est-il gentil!... J'entends du bruit... Allons, Navet, à ton catéchisme.

CINCINNATUS.

Quel vilain nom on m'a donné là! Moi je veux m'appeler autrement.

JÉRÔME.

Si nous sommes sages, on te débaptisera la décade prochaine.

CINCINNATUS.

Eh! dis donc, papa, c'est les dévôtes de Robespierre... Ah! sont elles laides, les vicilles!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, VIEILLES FEMMES.

1<sup>re</sup> VIEILLE.

Salut et prospérité au respectable citoyen Jérôme.

JÉRÔME.

Citoyenne, tu viens pour voir...

1<sup>re</sup> VIEILLE.

Le nouveau rédempteur de l'humanité, le...

JÉRÔME.

Oni, le citoyen Robespierre... il est dans sa chambre à coucher avec Saint-Just et la migraine.

I<sup>re</sup> VIEILLE.

Ce pauvre petit Robespierre, c'est vraiment l'envoyé de l'Être-Suprême.

JÉRÔME.

Il ne peut pas vous recevoir dans ce moment... Revenez plus tard... ( *On sonne.* ) Chut! voilà la sonnette... je vais savoir... Rangez-vous, voilà Saint-Just qui sort...

( *Saint-Just va fermer la porte de la chambre de Robespierre, quand la voix de celui-ci l'appelle.* )

ROBESPIERRE, dans sa chambre.

Saint-Just!

ST.-JUST, entr'ouvrant la porte.

Quoi?

ROBESPIERRE.

Point de grâce... tous... entends-tu bien, tous?

ST.-JUST.

Sois tranquille. ( *Il ferme la porte.* ) Mes vieilles, vous pouvez entrer... Robespierre vous avait entendues.

I<sup>re</sup> VIEILLE.

J'étais bien sûre qu'il était visible pour nous... Venez, citoyennes, venez! ( *Elles entrent.* )

### SCÈNE III.

SAINT-JUST, JÉRÔME, puis SIMON.

ST.-JUST.

Quelle singulière manie de s'entourer de vieilles mouches!

JÉRÔME.

Il est de fait que je n'ai jamais compris...

ST.-JUST.

Tais-toi; on doit admirer jusqu'aux erreurs d'un grand homme.

JÉRÔME.

C'est juste.

ST.-JUST.

Qui vient encore?

JÉRÔME.

Ah! c'est un fameux patriote, allez; c'est le citoyen Anaxagoras... c'est le portrait ambulant du grand défunt Marat.

ST.-JUST.

Je pars... Rappelle à Robespierre que la réunion est pour huit heures.



JÉRÔME.

Je lui dirai... Salut et fraternité.

( Jérôme reconduit Saint-Juste, qui toise en passant Simon, qui a pris le costume de sans-culotte et la coiffure de Marat )

## SCÈNE IV.

JÉRÔME, SIMON.

JÉRÔME.

Eh ! bonjour, Anaxagoras, comment que ça te va ?

SIMON.

Mal, mon vieux... Samson se repose trop, mais de justice se rouille, et la république s'enfonçe... Robespierre dort et je viens le réveiller.

JÉRÔME.

Est-il chaud, cet Anaxagoras !... Tiens, te voilà juste comme au 31 octobre, le jour du départ des Girondins pour le pays des aristocrates.

SIMON.

Je suis pressé... Va donc dire à Robespierre que je suis là.

JÉRÔME.

Ah ! il est avec ses dévotés, qui lui rapportent tout ce qu'on dit chez les modérés... mais c'est égal ; tu n'es pas fait pour attendre... je me risque. ( Il entre chez Robespierre. )

## SCÈNE V.

SIMON,

Qui cherchera jamais sous ce costume le baron de Batz ?... j'ai su si bien prendre le langage et les manières des acolytes de la commune. M. Loizerolles a passé près de moi sans me reconnaître ; il allait à la conciergerie... Encore un qui va payer de sa tête son beau dévouement patriotique ; ils se lasseront d'être décimés chaque jour... Robespierre se charge de nous frayer la route, en nous débarrassant de tous ceux dont les talens et les vertus étaient un obstacle à notre retour. Lui-même, bientôt renversé du faite où nous allons le pousser, nous servira d'échelons pour remonter sur le trône, où ce despote roturier espère en vain s'asseoir... Mais le voici, sans doute... Rallumons en lui cette soif de sang qui sert si bien nos projets.

Robespierre.

4

## SCÈNE VI.

ROBESPIERRE, SIMON.

ROBESPIERRE, *à la cantonade.*

Jérôme, fais descendre ces femmes par le petit escalier, et ne laisse plus entrer que Civrac. ( *Il entre; il est en négligé et paraît souffrant.* — *Aprécavant Anaxagoras.* ) Me voilà... que me veux-tu ?

SIMON.

Robespierre, tu dors, et l'on conspire.

ROBESPIERRE.

Qui ?

SIMON.

Les modérés.

ROBESPIERRE.

Fouquier-Thinville est chez lui... va les dénoncer.

SIMON.

Fouquier ne peut suffire... Tiens, je t'apporte une nouvelle liste de suspects... je vais la mettre dans ton carton noir.

ROBESPIERRE.

Non, il est plein... Donne-la moi. ( *Lisant.* ) « Loizerolles père... »

SIMON.

Il est arrêté.

ROBESPIERRE, *continuant.*

« Loizerolles fils... »

SIMON.

Ce jeune homme devient dangereux ; c'est le digne pénate de Camille-Desmoulins.

ROBESPIERRE.

Je le sais. On le découvrirra. ( *Lisant.* ) « André Chénier, Buffon fils, Roucher... »

SIMON.

Etc., etc... A cette liste il faudrait joindre encore...

ROBESPIERRE.

Je n'aime pas qu'on ait plus de zèle que moi, pour la république.

SIMON.

Aussi n'est-ce pas pour la république que...

ROBESPIERRE.

Comment ?

SIMON.

Tu ne peux en vouloir à ceux qui, comme moi, cherchent à te faire passage.

ROBESPIERRE, *levant la tête.*

Hein ?

SIMON.

Voyez, Robespierre, ne rions pas entre nous... Je t'ai donné des preuves de dévouement irrécusables, tu peux t'ouvrir à moi, je connais tes projets... La dictature...

ROBESPIERRE, *se levant précipitamment, et regardant de tous côtés.*

Malheureux !

SIMON.

Allons, ne te fâche pas, Maximilien, je connais tous tes envieux; ceux-là s'opposeraient à ton élévation... voilà les suspects dont il faut surtout te débarrasser... Avec la Montagne, tu as écrasé la Gironde; arrache peu à peu les fondations de cette montagne si terrible autrefois, et qui commence à trembler à son tour; tu la verras bientôt s'écrouer, et tu t'élèveras sur ses débris.

ROBESPIERRE.

Tu es bien hardi de me tenir un pareil langage; si Jérôme seulement eût pu t'entendre...

SIMON.

Oui, mais nous étions seuls... Robespierre, tu liras ma liste de suspects.

ROBESPIERRE.

En tête j'y mettrai ton nom.

SIMON.

Comment !

ROBESPIERRE.

Sors... Un mot de plus, je ne te le pardonnerais pas.

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, JÉRÔME.

JÉRÔME.

Grand Maximilien, c'est Civrac.

ROBESPIERRE.

Qu'il entre. (*Bas à Simon.*) Quitte Paris. Tu seras recommandé à la commune, qui veillera sur toi.

SIMON.

Tu es ingrat, avant d'être tout puissant. Robespierre prends garde à toi ! (*Il sort.*)

### SCÈNE VIII.

JÉRÔME, ROBESPIERRE, puis CIVRAC.

JÉRÔME, *étonné, à part.*

Tiens, tiens...

ROBESPIERRE.

Jérôme, ne laisse jamais entrer cet homme.

JÉRÔME, *de même.*

J'y comprends rien du tout.

CIVRAC.

Salut à l'incorruptible !

ROBESPIERRE.

Tu viens bien tard.

CIVRAC.

J'étais chez la citoyenne Tallien, qui essayait son costume de la déesse de la Raison... Elle sera jolie là-dessous comme un ange.

ROBESPIERRE.

Je n'aime pas cette femme là.

CIVRAC.

Ah ! ni moi non plus ; elle a les yeux trop grands.

ROBESPIERRE.

Dépêche-toi !

CIVRAC.

Oui, oui.

( *Il jette les yeux sur le bureau.* )

ROBESPIERRE, *à lui-même.*

Misérable Anaxagoras !

CIVRAC, *regardant le bureau, et Robespierre qu'il voit préoccupé, à part.*

Y aurait-il encore moyen ce soir ? il ne me voit pas.

( *Il met la main sur le papier qu'Anaxagoras a remis à Robespierre, et que celui-ci a jeté sur le bureau.* )

ROBESPIERRE, *brusquement, à Civrac.*

Que fais-tu là ?

CIVRAC, *troublé.*

Moi ?

ROBESPIERRE.

Pourquoi prends-tu ce papier ?

CIVRAC.

Pour faire des papillottes.

ROBESPIERRE.

Des papillottes ?

CIVRAC, *se remettant.*

Ah ! tiens, c'est vrai ; qu'est-ce que je fais ? je perds la tête... je me croyais à l'Opéra, où j'ai un tas de femmes à coiffer... J'aurai diablement à faire ; et puis, j'ai assemblée au Comité.

ROBESPIERRE.

Voyons, voyons, je suis pressé.

CIVRAC, *à part.*

Je tremble de tous mes membres... mais je m'en suis bien tiré. (*Haut à Robespierre, avec un air assuré.*) On m'a dit que dans le Comité de ce soir, il s'agissait encore une fois de sauver la république.... Jérôme, passe-moi la poudre... Diable de république, va, tu me fais passer bien des nuits blanches.... Citoyen, quand tu voudras t'asseoir, tout est prêt.

(*Il avance une chaise à Robespierre. — Jérôme sort.*)

ROBESPIERRE.

Civrac, je suis content de toi.

CIVRAC, *le coiffant.*

Tu es bien bon, grand homme !

ROBESPIERRE.

Oui, ta dextérité me plaît ; et je ne sais vraiment comment je pourrais me passer de toi.

CIVRAC.

(*À part.*) Il paraît que je suis venu dans un bon moment, si je pouvais profiter de cela pour...

ROBESPIERRE.

Tes affaires vont-elles bien ?

CIVRAC.

Essayons... (*Haut.*) Je n'ai pas à me plaindre, pourtant... Franchement, tu me fais un peu de tort.

ROBESPIERRE.

Comment ?

CIVRAC.

Sans doute... On a supprimé la poudre, premier déficit ; et à présent, je vois partir toutes mes pratiques, la tête la première.

ROBESPIERRE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

CIVRAC.

Ça me fait rire aussi, dans un sens.... Tiens, aujourd'hui, j'en ai perdu deux

ROBESPIERRE.

Qui donc ?

CIVRAC.

Loizerollas père et fils.

ROBESPIERRE.

Ce sont deux suspects.

CIVRAC.

C'est possible, mais c'étaient deux pratiques ; et je voulais te demander...

ROBESPIERRE.

Quoi ?

CIVRAC.

Rien, rien.

ROBESPIERRE.

Je n'aime pas les réticences... Parle, je le veux.

CIVRAC.

Je n'ai rien à te refuser... Je voulais te prier, dis-je, de... Tu ne te fâcheras pas?... Tu conçois... comme municipal, je suis tout-à-fait de ton avis ; mais comme perruquier, tu comprends... que deux pratiques... si tu pouvais m'accorder...

ROBESPIERRE, *le regardant.*

Leur grâce!

CIVRAC, *avec crainte.*

Un de plus ou de moins, ça ne ferait pas grand chose à Fournier-Thinville ; et un mot de toi suffirait...

ROBESPIERRE, *le regardant toujours.*

Tu es donc bien sensible ?

CIVRAC, *tremblant.*

Ah ! par exemple, je ne les défends que par état ; car tu conçois, si on supprime toutes les têtes, il faudra supprimer tous les perruquiers. (*À part.*) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

ROBESPIERRE.

Allons, j'y consens...

CIVRAC.

A les sauver ?

ROBESPIERRE.

Un seulement, tu choisiras entr'eux... Tu as fini ?

CIVRAC.

Oui. Voilà ton habit.

ROBESPIERRE.

Tu trembles !

CIVRAC.

Oui ; ce cabinet est froid en diable... (*Se regardant dans la glace, pendant que Robespierre arrange son jabot.*) Ah ! mon dieu, comme je suis pâle ; ça va me compromettre.

(*Il se frotte les joues avec ses mains.*)

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, JÉRÔME.

JÉRÔME.

Citoyen, une femme est là qui veut te parler ?

ROBESPIERRE.

Une femme ! . . . Son nom ?

JÉRÔME.

Elle ne veut le dire qu'à toi.

ROBESPIERRE.

Qu'elle n'entre pas !

JÉRÔME.

Elle vient d'Arras.

ROBESPIERRE.

D'Arras ?

JÉRÔME.

Faut-il ?

ROBESPIERRE.

Oui.

CIVRAC.

Ma présence n'est pas bien nécessaire ?

ROBESPIERRE.

Reste , je ne serai pas fâché de t'avoir entre elle et moi.

CIVRAC.

Comment tu me ferais l'honneur . . .

ROBESPIERRE.

Qui sait si ce n'est pas une nouvelle Charlotte Corday ?

CIVRAC, à part.

Merci.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, JÉRÔME, L'INCONNUE.

JÉRÔME.

Voilà le citoyen Robespierre !

CIVRAC, à part.

Je suis dans une drôle de position, moi . . . Jérôme, laisse la porte tout contre ; on étouffe ici.

ROBESPIERRE, à Jérôme.

Ne t'éloigne pas.

CIVRAC, à part.

Je crois qu'il commande du renfort. ( Jérôme sort. )

ROBESPIERRE, à l'inconnue.

Approche !

CIVRAC.

Pas si près.

ROBESPIERRE.

Comment t'appelles-tu ?

L'INCONNUE.

Je ne veux dire mon nom qu'à toi.

Ça n'est pas clair.

CIVRAC, *à part.*

En ce cas, sors.

ROBESPIERRE.

J'aime mieux ça.

CIVRAC, *à part.*

Tu veux donc me forcer à rougir devant un témoin ?

L'INCONNUE.

ROBESPIERRE.

Quelle voix !

L'INCONNUE, *levant son voile.*

Je m'appelle Robespierre

ROBESPIERRE.

Ma sœur !

CIVRAC.

Ouf ! je respire.

ROBESPIERRE.

Civrac !

CIVRAC.

Citoyen ?

ROBESPIERRE.

Va-t'en !

CIVRAC.

Je ne demande pas mieux... Ah ! j'oubliais... (*A part.*) Lequel de ces malheureux... (*Haut.*) Citoyen, à laquelle de mes deux pratiques ?...

ROBESPIERRE.

Tu m'en reparleras.

CIVRAC.

Quand ?

ROBESPIERRE.

Demain.

CIVRAC.

Je viendrai de bonne heure. (*A part.*) Quelle séance !

## SCÈNE XL.

ROBESPIERRE, MARIE, SA SŒUR.

ROBESPIERRE.

Nous voilà seuls... Je ne m'attendais pas...

MARIE.

Après une longue séparation, Maximilien, était-ce ainsi que je devais te revoir ?

ROBESPIERRE.

D'où te vient donc cete crainte, de rougir, en avouant devant témoins, un nom sous lequel toute la France s'incline ?



MARIE.

C'est que je n'ai point oublié de quel prix tu as payé cette horrible renommée.

ROBESPIERRE.

Es tu donc venue de l'Artois pour me faire un cours de morale? Ma chère sœur, il sera mal reçu... Souviens-toi que, simple avocat à Arras, mon avenir était borné. Mon père, nous laissant seuls et sans fortune, alla cacher ses derniers jours dans les déserts de l'Amérique. La révolution m'ouvrait une route daugereuse; la mort s'y présentait à chaque pas, pour quiconque oserait la parcourir, je m'y précipitai... Tu me reproches les moyens dont je me suis servi, pour exécuter les obstacles qui entravaient ma marche... Dans ton ignorance, tu appelles peut-être ces moyens des crimes... Des crimes! la politique n'en connaît pas, et la réussite n'en fait que des coups d'Etat.

MARIE.

Tu t'abuses, Maximilien, si tu crois fonder un règne durable sur la terreur que ton nom inspire... On reculera long-temps encore, peut-être, devant cet épouvantail; mais il ne faudra qu'une heure de courage à la France, pour le renverser... Déjà cette France gronde et menace... tes ennemis grossissent à chaque instant... s'ils s'unissent contre toi... ou chercheras-tu donc un appui?

ROBESPIERRE.

Je les empêcherai bien de lever la tête!

MARIE.

Cette confiance te perdra. Il en est temps encore, laisse-moi te sauver... Oh! mon frère, n'attends pas l'heure de ta chute, elle serait ton arrêt de mort!... Ne laisse pas à tes ennemis un si beau triomphe; aie donc la force d'un républicain, abdique un odieux pouvoir!... Quitte cette France où le nom de Robespierre restera gravé en caractères sanglans... viens sur un sol étranger; je t'y accompagnerai... Là, du moins tu ne seras pas poursuivi par d'éternelles terreurs... on applaudirait à ton supplice... les malédictions d'un peuple entier t'y suivraient... elles s'arrêteront devant un exil volontaire... Maximilien, je tombe à tes genoux, aie pitié de cette France si belle, de cette patrie qui fut la tienne, et dont tu as déchiré le sein...

ROBESPIERRE.

As-tu fini?

MARIE.

Tu me refuses!... C'en est fait! L'Eternel a jeté sur toi cet esprit de vertige qui cache aux tyrans l'abîme ouvert sous leurs

*Robespierre.*

pas... rappelle-toi le dernier adieu de Marie... Tu veux une couronne peut-être... le bourreau seul oserait la placer sur ta tête... Adieu, Maximilien, adieu, nous ne nous reverrons plus!...

## SCÈNE XII.

ROBESPIERRE, *seul.*

La folle!... elle n'est pas de notre sang... Malgré moi, pourtant cette scène m'a émue... les accens d'une femme... d'une sœur que je chérissais... Allons, allons... chassons toute pensée pusillanime... Fouquier Thinville et Barrère vont venir prendre ma liste... un nom peut avoir été oublié... où donc est-elle!... ah! la voilà... Quelle est donc cette lettre!... Pourquoi Jérôme ne me l'a-t-il pas remise!... Que vois-je encore?... cette écriture fatale, que toutes les semaines je retrouve sur mon bureau... Tous mes efforts ont été inutiles pour découvrir la main hardie!... Que peut m'écrire encore cet insolent anonyme?... « Robespierre, chaque pas que » tu fais, te rapproche du gouffre... une nouvelle liste de » proscription a été dressée par toi hier. » Hier!... Comment l'a-t-il pu savoir... « Ce soir, tu vas la soumettre à tes » complices... je serai près de toi dans ce moment... et situ » signes... ton règne a passé! »

Quel infernal prodige! Comment cet être invisible peut-il donc pénétrer ici? N'y suis-je donc pas en sûreté!... une issue secrète peut-être!... Ah! mon Dieu, la nuit on pourrait venir m'assassiner!... Mais non, tout est bien fermé... ces tapisseries ne cachent point de portes dérobées... Pourtant, comment se fait-il... ah! je ne veux plus être seul ici, mon frère y viendra; mes nuits d'ailleurs deviennent affreuses... je crois toujours entendre Barnave, Boyer Fonfrède et Vergniaud, surtout, cet intarissable Vergniaud qui me poursuivait sans relâche de sa terrible éloquence... le souvenir du 31 octobre est toujours présent à ma pensée... Ces têtes hideuses roulent, sans cesse, autour de moi... et le sang des Girondins fume encore sous mes pieds... Carrat l'a dit à Samson, en montant sur l'échafaud: « Robespierre y viendra! »... Samson!... Ce nom me fait trembler... si jamais sa main... Ah! plutôt mille fois me donner la mort... une sueur froide me glace... j'ai peur... j'ai peur... Quelle faiblesse!... Allons, Robespierre, reviens à toi... Que dirait-on, en voyant l'homme qui fait trembler la France, s'effrayer d'une lettre anonyme... d'une ombre!...

VOIX, *au-dehors.*

Robespierre!

ROBESPIERRE, *avec effroi.*

Qui m'appelle ?

BARRÈRE, *entrant.*

Eh ! parbleu ! c'est moi.

ROBESPIERRE, *à part.*

Ah ! grâce au ciel ! je ne suis plus seul.

### SCÈNE XIII.

ROBESPIERRE, BARRÈRE, SAINT JUST, FOUQUIER-  
THINVILLE, AUTRES MEMBRES.

BARRÈRE.

Jérôme n'était pas à son poste, et nous ne savions pas où se tenait la réunion.

ROBESPIERRE.

C'est ici... Couthon n'est pas avec vous ?

BARRÈRE.

Il était souffrant et ne pourra pas venir... Voyons, de quoi s'agit-il ?

ST-JUST.

Tu le demandes, Barrère ? Danton, Camille Desmoulins, Philippeaux, Chabot et consorts triomphent à la Convention.

ROBESPIERRE.

Prenez place citoyens, asseyez-vous. (*Moment de silence.*) Nous sommes en danger ; la représentation nationale est au moment d'être asservie.

BARRÈRE.

Par la faction Danton... le danger n'est pas grand.

ROBESPIERRE.

La France est menacée d'être replongée dans une affreuse anarchie... c'est pour m'éclairer de vos lumières que je vous ai mandés ce soir.

BARRÈRE.

Penserais-tu, Maximilien, qu'un nouveau 31 mai...

ROBESPIERRE.

Est indispensable.

ROBESPIERRE jeune.

Mon frère a raison,

ST-JUST.

Oui, il faut nous débarrasser de ces intrigans... Déblayons la Convention de ses décombres... et nous marcherons plus droit.

ROBESPIERRE.

Barrère ne paraît pas être de cet avis ?

BARRÈRE.

Ne crains-tu pas qu'on ne t'accuse de viser à la dictature ?

ROBESPIERRE.

A la dictature ! moi... Ah ! s'il existait un homme qui tînt à établir la république sur les débris de la Convention, le glaive de la loi devrait tomber sur lui, comme sur ceux que nous voulons abattre, et les rebelles de Coblenz.

ST.-JUST.

Nous devons aussi reprendre Vincent et Ronsin, que tu as eu la faiblesse de rendre aux Cordeliers.

ROBESPIERRE.

Je savais ce que je faisais... cette nuit, ils seront arrêtés.

FOUQUIER.

Veux-tu que je lise l'arrêt ?

ROBESPIERRE.

Ecoutez Fouquier Thinville.

FOUQUIER.

Je requiers, au nom de la république, une et indivisible, que Danton, Lacroix, Camille-Desmoulins, Philippeaux...

ROBESPIERRE.

Passes les noms des vingt autres...

FOUQUIER.

Soient condamnés à la peine de mort, conformément à la loi du 16 décembre 1793, portant que tous ceux qui tenteraient de détruire l'unité et l'indivisibilité de la république, seront punis de mort, et leurs biens acquis et confisqués au profit de la république.

ROBESPIERRE.

Barrère, que dis-tu de cela ?

BARRÈRE.

Puisque tu le veux...

ST.-JUST, à Robespierre, en lui présentant la plume.

Voyons, signe !

ROBESPIERRE.

Oui... (*A part.*) Encore cette lettre sous mes yeux?... Il devait être ici celui qui l'a tracée... il est peut-être parmi eux !

BARRÈRE.

Tu hésites...

ST.-JUST.

Tu trembles!...

ROBESPIERRE, pronant la plume.

Non... (*A part.*) Je les reconnais... ils ont tous aussi du sang sur le visage ! (*Il va signer.*) La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

**ACTE DEUXIEME.**
**TROISIÈME TABLEAU.**

Le Théâtre représente une salle de la Conciergerie. — A droite, une porte à guichet. — A gauche, un corridor allant aux chambres des prisonniers. — Une grande table, des bancs et quelques chaises.


**SCENE PREMIÈRE.**

**LOIZEROLLES, ALFRED, CHÉNIER, ROUCHER, SUVÉE, PRISONNIERS.**

( *Au lever du rideau, Alfred fait des armes avec un de ses compagnons d'infortune. — Chénier compose des vers. — Boucher pose devant Suvée qui fait son portrait. — Deux prisonniers jouent aux dés sur un banc. — Quelques prisonniers regardent Suvée dessiner; d'autres, assis sur des chaises, sur un banc, ont l'air triste et abattu. — Loizerolles lit, assis sur une chaise, tout près de la 1<sup>re</sup> remière coulisse de droite.* )

**LOIZEROLLES**, cessant d'écrire et regardant autour de lui.

Dirait-on que nous sommes à la Conciergerie!... Ils s'amuse-  
sent!... Hélas! ils oublient leurs peines! ils ne songent pas  
qu'aujourd'hui nous comparâtrons tous peut-être devant ce  
terrible tribunal dont les mandats d'amener sont toujours des  
sentences de mort!

**ALFRED**, à celui qui fait des armes avec lui.

A toi, Broglie!

**LOIZEROLLES.**

La gaieté de mon fils me fait mal!... Si tout-à-l'heure son  
nom... Oh! mon dieu! prends pitié de moi, et surtout de sa  
malheureuse mère!

**CEUX QUI FORMENT GALERIE.**

Touché! touché!... Bravo! Alfred, bravo!

**CHÉNIER**, se retournant.

Pas tant de bruit donc!... Il m'est impossible aujourd'hui  
de faire un seul vers.

**ALFRED**, continuant de faire des armes.

Pauvre André Chénier!...

**CHÉNIER**, écrivant.

Ah! je me sens en verve!

**ROUCHER**, s'essuyant une larme.

Jérôme, notre geolier, m'a dit qu'aujourd'hui mon tour ar-  
riverait... O ma femme! mes enfans!

**SUVÉE.**

Roucher, tu ne poses plus?

ROUCHER.

Ah ! pardonne , Suvée... malgré moi des souvenirs bien chers et bien cruels!...

SUVÉE.

Du courage , mon ami.

ALFRED.

Une , deux... Bien paré!

SUVÉE , à Roucher.

Ton portrait sera frappant! (*A un de ceux qui le regarde travailler.*) Ne le pensez-vous pas , M. de la Chalotais?

(*Signe affirmatif de celui que Suvée a interpellé.*)

ALFRED , cessant.

Assez pour cette fois. J'ai le poignet fatigué... quoique nos fleurets soient bien légers... Eh bien , Chénier , les idées sont-elles venues ? sommes-nous contents ?

CHÉNIER , se levant.

Non , pas encore.

ALFRED.

Toujours le même... Tu es trop difficile pour toi... tu travailles encore à ton ode de la *Jeune Captive*. Nous en sommes restés aux regrets que la jeune fille éprouve de mourir si jeune.

Au banquet de la vie à peine commencé ,

Un instant seulement mes lèvres ont pressé

La coupe en mes mains encore pleine....

CHÉNIER.

Tu as bonne mémoire.

ALFRED.

Les bons vers se retiennent facilement.

SUVÉE.

Ne te dérange donc pas , Roucher , je tiens à terminer dans cette séance.

ROUCHER.

Tu as raison. L'heure qui va suivre ne nous appartiendra peut-être pas.

## SCÈNE II.

LES MÊMES , JÉROME.

JÉROME , entrant par la porte à guichet.

Les rassemblemens sont défendus.

ALFRED.

C'est notre heure de réunion , tu n'as rien à dire.

JÉROME.

Le citoyen Roucher!

TOUS , avec abattement.

Roucher!

ROUCHER.

Me voici.

( 3. )

JÉRÔME.

Fouquier-Thinville et tes juges t'attendent.

ALFRED.

Ses juges !... dis ses bourreaux!

ROUCHER, à *Suvéé*.

Suvéé... il vient trop tôt.

SUVÉE.

Je finissais , mon ami.

ROUCHER.

Tant mieux ! ce gage de ton amitié restera du moins à ma famille.

JÉRÔME.

Eh bien , Roucher , est-ce qu'on me paie pour t'attendre ?

ROUCHER *se levant, et faisant quelques pas vers Duplay.*

Un instant , mon ami , un instant , je t'en prie. ( *Il va à Suvéé, prend son crayon.* ) Quelques mots d'adieu à ma femme , à mes enfans !... ( *Il écrit au bas de son portrait.* )

Ne vous étonnez pas , objets charmans et doux ,

Si l'air de la tristesse obscurcit mon visage.

Lorsqu'un crayon savant dessinait cette image ,

On dressait l'échafaud , et je songeais à vous.

CHÉNIER.

Quelle expression touchante !

ROUCHER.

Adieu , mes amis.

( *Tous l'embrassent.* )

ALFRED.

Du courage , Roucher... si tu marches à la mort , ne montre à ton bourreau qu'un front républicain.

CHÉNIER , *lui montrant le ciel.*

Au revoir , mon ami.

( *Il l'embrasse, le reconduit. — La porte se referme sur Roucher et Jérôme.* )

### SCENE III.

LES MÊMES , *excepté ROUCHER et JÉRÔME.*

LOIZEROLLES , *regardant aller Roucher.*

Demain , dans une heure , notre tour viendra peut-être !

ALFRED , *s'élançant dans les bras de son père.*

Ah ! mon père ! que dis-tu ?

LOIZEROLLES.

Mon fils , je suis vieux... que tu vives , toi , pour ta mère , et je mourrai content !

ALFRED.

Mon père !... ( *Ils s'embrassent encore.* ) Depuis deux mois que nous sommes ici , ils ne nous ont pas encore mandés devant

leur tribunal; ils nous oublient peut-être. D'ailleurs, Tallien, sa femme, et même Barrère ne s'intéressent-ils pas à nous, tu le sais? Charlotte nous le répète chaque fois.

LOIZEROLLES.

Depuis deux jours, pourquoi n'est-elle pas venue?... Cette absence m'inquiète... peut-être aura-t-on découvert le secret de son déguisement.

CHÉNIER, *aux Loizerolles.*

Vous nous abandonnez...

LOIZEROLLES.

Nous pensions à l'infortuné Roucher.

SUVÉE.

Hélas! nous l'avons vu pour la dernière fois.

ALFRED.

L'échafaud n'est qu'un pas de plus vers le ciel.

SUVÉE.

Mais la main de l'exécuteur...

ALFRED.

C'est là ce qui t'effraie?... Et vous, de Lachalotais, Linguet, prince de Broglie, fils de l'immortel Buffon, et vous autres, mes amis, vous effrayez-vous aussi de la main de l'exécuteur? Allez, allez, le sang d'hommes comme nous, lave cette souillure! L'échafaud n'est plus, maintenant, que l'autel des martyrs de la liberté! Les forfaits sont bientôt à leur comble, et Robespierre est peut-être plus près de sa chute qu'il ne le pense.

LOIZEROLLES.

Son pouvoir est bien grand... il règne par la terreur. Qui oserait agir?... On craint même de parler... des espions partout, jusque dans les prisons!... Ce Civrac qu'ils nous ont envoyé hier...

SUVÉE.

Silence! le voici avec notre apprenti-geolier.

( *Civrac entre avec Navet.* )

ALFRED.

Quand il n'est pas avec le père, il est avec le fils.

LOIZEROLLES.

Le misérable!

## SCENE IV.

LES MÊMES, CIVRAC, CINCINNATUS.

( *Civrac et Cincinnatus entrent par la porte à guichet.* )

CINCINNATUS.

Tu as beau dire, tu m'as coupé les cheveux trop courts.



( 4 )

CIVRAC.

Laisse-moi donc tranquille; tu ressembles à l'amour comme deux gouttes de lait.

CHÉNIER.

Ne restons pas ici... rentrons dans nos chambres.

ALFRED.

Tu as raison... nous pourrons, en liberté du moins, maudire nos assassins!

CIVRAC.

Chers compagnons d'infortune, salut et fraternité!

CHÉNIER.

Laisse-nous.

LOIZEROLLES.

Peux-tu bien faire un semblable métier!

CIVRAC.

Heim! ( *Ils sortent tous par la porte de gauche.* )

## SCENE V.

CIVRAC, CINCINNATUS.

CIVRAC.

Qu'est-ce qui veut donc dire avec son métier?

CINCINNATUS.

J' crois qu'ils ont deviné d' quoi qui r'tourne.

CIVRAC.

Eh bien, de quoi retourne-t-il donc?

CINCINNATUS, *riant.*

Ah! ah! il finasse avec moi.

CIVRAC.

Voyons, voyons, mon petit Navet?...

CINCINNATUS.

Est-y drôle!... C'est qui cache joliment son jeu! Tu m'ap prendras à faire le mouton, n'est-ce pas?

CIVRAC.

Le mouton!... ( *A Cincinnatus.* ) Est-ce qu'ils me prendraient pour...

CINCINNATUS.

Juste.

CIVRAC.

Mais c'est une abomination! une horreur!... Je suis ici pour mon compte.

CINCINNATUS.

Plus souvent!

CIVRAC.

Navet!... tiens, ne continue pas... je t'étrangle!

*Robespierre.*

CINCINNATUS.

Papa ! papa !

CIVRAC.

Veux-tu bien ne pas crier comme ça, petit coquin. C'est qu'au fait, si son père venait... il est brutal en diable ! Allons, mon petit ami, n'aie pas peur, va... c'était une plaisanterie... Ne crie pas, je te mettrai des papillottes.

CINCINNATUS.

Laisse donc, tu m'as rasé comme un ci-devant enfant de chœur.

CIVRAC.

Je voulais rire... Ça repoussera.

CINCINNATUS.

Ça m'est égal, après tout, parce que vois-tu, avec mon bonnet rouge... Pourquoi que tu te fâchais tout-à-l'heure?... Mouton, c'est un état comme un autre.

CIVRAC.

Certainement. (*A part.*) Il a des dispositions effrayantes, ce petit Jacobin là !... Faut le mijotter.

VOIX, en dehors.

Oh ! hé ! citoyen Navet !

CINCINNATUS.

Ah ! c'est Nanette !...

CIVRAC.

Qu'est-ce que c'est que ça, Nanette ?

CINCINNATUS.

Une protégée de ma mère, une marchande de comestibles en fruits. (*Cincinnatus ouvre la porte, et Charlotte entre.*)

## SCENE VI.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, entrant.

Bonjour, bonjour... me r'vlà... Ça va ben, d'puis avant z'hier?... Moi, j'ai été un brin malade, c'est ce qui fait que j' suis pas venue hier... Hé ! hé !

CIVRAC.

J' ne me trompe pas : c'est ma femme !

CHARLOTTE.

Eh bien ! et les citoyens, est-ce qu'il n'y en a plus ?

CINCINNATUS.

Laisse donc... Tiens, on n'en finit pas avec ceux-là.

CHARLOTTE.

Ils sont donc ben protégés ?

CINCINNATUS.

Tu dois en être contente, toi...

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que ça me fait, à moi ? Ceux-là partis, d'autr's s'raient r'venus... Les uns ou les autres, ça m'est égal, pourvu

que j' vende. Ah! tiens, en v'là un nouveau!... Eh ben, mon homme, on t'a donc mis sous la clé?

CIVRAC, *bas.*

Comment, c'est toi?

CHARLOTTE, *bas.*

Prends garde! (*Haut.*) Tu ne me dis rien?... Ah! t'es fier! t'es t'un aristocrate! (*A part.*) Brusque-moi ferme!

CIVRAC.

Allons, voyons... Arrière, paysanne! grosse pataude!

CHARLOTTE.

Tieds, c' perruquier conspirateur qui m'appelle paysanne! Nous sommes tous égaux, entends-tu?... Petit citoyen, j' pouvons étaler nos fruits comme à l'ordinaire, n'est-ce pas?

CINCINNATUS.

Oui, oui.

CIVRAC, *bas.*

Elle est vraiment méconnaissable! Si ce diable de petit Navet pouvait s'en aller...

CINCINNATUS, *bas à Civrac.*

Dis donc, Brutus, tu vois ben cette femme là? eh ben, je m'en méfie, moi!

CIVRAC.

Bah! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il dit?

CINCINNATUS.

C'est une idée que j'ai eue.

CIVRAC.

Seul?

CINCINNATUS, *de même.*

Oui... Papa et maman s' sont laisser aller, parce que elle leur donne des fruits qu'ils paieront quand ils voudront.

CHARLOTTE, *à part.*

Ne verrais-je donc pas aujourd'hui mes pauvres maîtres?

CIVRAC, *à Cincinnatus.*

Tu t'es peut-être aperçu?...

CINCINNATUS, *de même.*

Y a deux ou trois jours, j'ai cru voir quelques signes d'intelligence...

CIVRAC, *de même.*

Tu l'as dit à papa?

CINCINNATUS.

Non.

CIVRAC.

Et à maman non plus?... (*A part.*) Je respire!

CHARLOTTE, *à part.*

Civrac paraît inquiet... Est-ce qu'on aurait des soupçons?...

CINCINNATUS.

Vois-tu ? j' voudrais éventer la mèche moi tout seul... ça m'frait honneur.

CIVRAC.

Sans doute. (*A part.*) Il me fait trembler, ce petit scélérat là!

CINCINNATUS.

Si tu voulais m'aider?...

CIVRAC.

Moi !

CINCINNATUS.

T'es adroit, c'est ton état; tu sais comment tu dois t'y prendre en la faisant causer... Chut! n'ayons pas l'air...

CHARLOTTE, *haut.*

Est-ce qui ne vont pas venir aujourd'hui, les autres?

CINCINNATUS.

Si fait, si fait, j'vais aller les prévenir.

CHARLOTTE.

Ah! ben obligé; pour ta peine, je te donnerai une poire de ci-devant bon Chrétien.

CINCINNATUS, *bas à Civrac.*

Vois-tu, elle veut me gagner avec ses poires; mais j'suis comme Robespierre, moi, j'suis incorruptible!

CIVRAC.

V'là un fameux patriote, pas gourmand!

CINCINNATUS.

Je vas te laisser seul avec elle; et pour te donner le temps, je ferai venir les prisonniers tout doucement.

CIVRAC.

Finot, va! (*Cincinnatus sort. — A Charlotte qui veut s'approcher de lui.*) Chut!... (*Reconduisant Cincinnatus.*) T'as de l'esprit comme un petit ange. (*Quand il est sorti.*) Ce sera un bien grand scélérat, quand il sera grand.

CHARLOTTE.

Enfin, il est parti!

## SCÈNE VII.

CIVRAC, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Ah! mon pauvre Civrac, que je suis contente.

CIVRAC.

Attention, le petit se doute de quelque chose.

CHARLOTTE.

Il serait possible !

CIVRAC.

L'autre jour il t'a aperçu faire des signes, sans doute aux Loizerolles.

CHARLOTTE.

O mon dieu!

CIVRAC.

Mais il n'en a encore rien dit à personne. . . . Il vient de me charger de t'espionner.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que tu dis-là ?

CIVRAC.

On me prend ici pour un mouton.

CHARLOTTE.

Pour un mouton !

CIVRAC.

Ça me vexe ; mais pour le moment, il n'y a pas de mal, ne perdons pas de temps. . . Qu'y a-t-il de nouveau ?

CHARLOTTE.

M. Loizerolles père sortira ce soir.

CIVRAC.

Il est libre ?

CHARLOTTE.

Oui, madame Tallien l'a annoncé ce matin à ma maîtresse. . . C'est Barrère qui a obtenu sa mise en liberté.

CIVRAC.

J'y avais travaillé de mon côté ; . . . aussi Fouquier-Thinville m'en a remercié, par un billet de logement à la Conciergerie. . . Ah ça ! et le jeune Alfred ?

CHARLOTTE.

Il faut encore attendre.

CIVRAC.

C'est toujours un de sauvé.

CHARLOTTE.

Mais toi, mon pauvre Civrac, tu dois bien t'ennuyer ici ?

CIVRAC.

La cage n'est pas bien belle. . . mais ce qui me désole, c'est que tous les braves gens qui sont ici, ne me regardent seulement pas. . . Faut convenir que j'ai du guignon !. . . C'est pour leur avoir rendu service, que je suis coffré. . . . Tiens, vrai, par moment, j'en pleure comme un enfant ; si encore je devais en être quitte pour la prison. . . mais une fois qu'on est ici, tu sais où l'on va presque toujours. . . la Conciergerie n'est que l'anti-chambre de la place de la Révolution. . . oh ! rien que d'y penser !. . . C'est pas la mort qui me fait peur. . . je braverais, s'il

le fallait, un coup de fusil; mais la grande machine... je frissonne déjà!

CHARLOTTE.

Eh bien! eh bien! n'aie donc pas de ces idées là... J'ai dit ce qui t'était arrivé, à madame Tallien, elle m'a promis de faire des démarches à cause de moi; et puis, tu es connu de Robespierre.

CIVRAC.

Cette connaissance - là ne m'a pas empêché... Ce n'est pas l'embarras, Robespierre ne sait pas ma mésaventure... Que dira-t-il ce matin, en ne me voyant pas venir?... Qu'est-ce qui le coiffera?

CHARLOTTE.

A propos, il va y avoir demain une grande fête.

CIVRAC.

Une grande fête!

CHARLOTTE.

Oui, une fête à l'Être-Suprême... C'est Robespierre qui l'a fait décréter ce matin à la Convention... Le peintre David lui a dessiné un habit tout exprès.

CIVRAC.

Et sa coiffure? David a du génie, mais il ne se connaît pas en perruque... Si j'avais été libre, comme je me serais signalé!... C'est un scélérat Robespierre, mais je lui faisais une tête superbe!... O Brutus! ô Brutus! une fête! et tu ne coiffes pas Robespierre?... Ah! quelle idée!... oui, c'est le ciel qui m'inspire!

CHARLOTTE.

Qu'as-tu donc?

CIVRAC.

Laisse-moi, laisse-moi!... Mais où trouver du papier, de l'encre, une plume?... Ah! voici tout ce qu'il me faut!...  
( Il écrit.)

« Grand homme,

» Je suis à la Conciergerie, en prison; on a eu tort de m'y  
» mettre, mais enfin, j'y suis... Tu as décrété une fête à l'Être-  
» Suprême, tu as raison, mais tu ne peux pas y aller sans être  
» coiffé; tu auras beau être sublime, si ta tête est ridicule, tu  
» ne feras pas d'effet... laisse-moi une heure de liberté, je te  
» promets que mon dernier ouvrage sera le chant du cigne...  
» Si je dois m'en aller comme mes pratiques, qu'au moins mon  
» dernier coup de peigne soit pour toi!

» Liberté, égalité, ou la mort!

» CIVRAC. »

C'est ça, c'est ça!... Tiens, Charlotte, porte tout de suite, en sortant d'ici, cette lettre à madame Tallien, et prie-là de la faire remettre, sans délai, par Barrère, à Robespierre.

CHARLOTTE.

Silence! on vient.

CIVRAC.

Cache bien ta lettre.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CINCINNATUS, LOIZEROLLES, ALFRED,  
ET CINQ OU SIX AUTRES PRISONNIERS.

LES PRISONNIERS, *entrant.*

C'est Nanette!

CHARLOTTE.

Voilà, citoyens, qu'est-ce qu'en veut?

( *Les prisonniers l'entourent, pour lui acheter du fruit.* )

CINCINNATUS, à *Civrac.*

Eh bien?

CIVRAC.

Tu avais tort.... Cette femme là est une sans-culotte, tout ce qu'il y a de plus sans-culotte!

CINCINNATUS.

Tu as vu ça?

CIVRAC.

J'en réponds tête pour tête.

CINCINNATUS.

Au fait, tu t'y connais mieux que moi.

LOIZEROLLES, *bas à Charlotte.*

Tu as été malade?

CHARLOTTE, *bas.*

Ce soir vous serez libre.

LOIZEROLLES.

Et mon fils?

CHARLOTTE, *de même.*

Plus tard, ce sera son tour... ( *Haut à Alfred.* ) Eh bien! et toi, jeune citoyen, tu ne prends rien? ( *Bas.* ) Votre mère se porte bien. ( *Haut.* ) Là, il n'y a plus rien.

CINCINNATUS, *qui a quitté Civrac.*

C'est drôle que je m'étais trompé.

CHARLOTTE.

Par ainsi, je vous saluons bien... Allons, à demain.

CIVRAC.

N'oublie pas ma lettre.

CHARLOTTE.

Sois tranquille. (*Haut.*) Au revoir!

CINCINNATUS.

Allons, viens-tu, Nanette?

CHARLOTTE.

Oui, oui, mon joli petit citoyen. (*Bas.*) A demain.

(*Elle chante en s'en allant.*)

Dansons la carmagnole,  
Vive le son, etc.

(*Navet sort avec Charlotte.*)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* CHARLOTTE ET CINCINNATUS.

ALFRED, à son père.

Vous l'avez entendu, ce soir, vous embrasserez ma mère.

LOIZEROLLES.

Oui, mais toi... Ah! mon fils, qu'il me sera cruel de te laisser ici!...

ALFRED.

Ils sont humains envers vous, ils le seront pour moi.

LOIZEROLLES.

Mais tu es pâle, qu'as-tu?

ALFRED.

Oh! rien, rien; mes maux de tête habituels.

LOIZEROLLES.

Ah! mon dieu! si tu venais à tomber malade?

ALFRED.

Non, non, rassurez-vous, mon père; je me sens mieux.

CIVRAC, qui s'est approché de chacun des prisonniers, qui se sont éloignés de lui.

Ils n'en démordront pas... pas un seul ne veut me parler.

SUVÉE, entrant.

Eh bien! est-ce que nous ne dînons pas, aujourd'hui? c'est l'heure.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, SUVÉE, ET DES GUICHETIERS, qui servent la table des prisonniers.

CIVRAC.

Déjà l'heure du dîner... Le temps se passe plus vite en prison que je ne le croyais.

SUVÉE, voyant entrer les guichetiers.

On apporte la table.



CIVRAC.

Au fait, j'ai faim.

( *On sert la table.* )

SUVÉE, à Alfred.

Eh bien ! ce malaise...

ALFRED.

Ce n'est plus rien... ( *Bas.* ) Ma tête est d'une pesanteur...  
Mais n'effrayons pas mon père.

CIVRAC, à part.

Ah ça ! mais je fais une réflexion... Me laisseront-ils manger  
avec eux ?

SUVÉE.

A table !

CIVRAC.

Je vais m'asseoir le premier, et nous verrons s'ils me feront  
en aller.

( *Il va s'asseoir au bout de la table, du côté du public.* )

SUVÉE.

A table ! ( *Voyant Civrac, et s'adressant à ceux qui sont au-  
près de lui.* ) Nous le souffrirons ?

LOIZEROLLES.

Que voulez-vous... Mais je ne vois pas Chénier !

CHÉNIER, arrivant.

Me voici ! me voici !

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHÉNIER.

SUVÉE.

Arrive donc.

CHÉNIER.

Vous me voyez presque content de moi, cette fois.

SUVÉE.

Allons, mes amis, c'est peut-être notre dernier repas !

LOIZEROLLES.

Quelle idée !

CHÉNIER.

Oui, oui, chassons de semblables idées... et puis, après  
tout, nous nous retrouverons là haut ; et là, il y a aussi une  
table pour les justes.

( *On verse du vin dans tous les verres.* )

CHÉNIER.

Allons, Alfred ! vive la république !

TOUS.

Vive la république !

( *Ils boivent.* )

*Robespierre.*

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, CINCINNATUS.

CINCINNATUS, *appelant.*

Civrac! Civrac!

CIVRAC.

Hein ?

CINCINNATUS.

Écoute!

CIVRAC.

Après dîner.

CINCINNATUS.

Tout de suite... C'est un ordre de Robespierre.

CIVRAC, *se levant vivement.*

Un ordre de Robespierre!... Voyons, voyons, qu'est-ce que c'est?

CINCINNATUS.

Il faut que tu sortes de cette prison.

CIVRAC.

Vrai!... Ouvre-moi la porte tout de suite... C'est l'effet de ma lettre... ô bonheur!... Sais-tu si je dois revenir?

CINCINNATUS.

L'ordre porte tout bonnement : « Laisse sortir Brutus Civrac! »

CIVRAC.

Je suis libre! tout-à-fait libre!... Oh! non, c'est pour coiffer seulement le grand homme... C'est égal, j'y mettrai le temps.

CINCINNATUS.

On a peut-être su qu'il n'y avait rien à faire ici pour toi, et l'on peut t'employer ailleurs.

CIVRAC.

Veux-tu bien te taire, petit drôle!

SUVÉE.

Vous l'entendez.

CIVRAC, *à Cincinnatus.*

Allons, marche devant moi... Citoyens, je ne vous dis pas au revoir! (*A Cincinnatus.*) Plus vite que ça!

CINCINNATUS.

Ce mouton-là fait-il ses embarras?

(*Civrac sort avec Cincinnatus.*)

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* CIVRAC ET CINCINNATUS.

SUVÉE, *se levant.*

Non, il n'est plus permis d'en douter, c'est un vil espion!..

( *Tout le monde se lève, à l'exception d'Alfred qui reste la tête appuyée sur ses mains, et somnolant.* )

CHÉNIER.

Enfin, il est parti.

SUVÉE.

Eh bien ! Alfred reste là ?

LOIZEROLLES.

Il repose un peu, il n'est pas bien aujourd'hui... Mon ami, je vais vous confier un secret : ce soir, je serai libre.

SUVÉE.

Vous serez libre ce soir ? Que vous êtes heureux !

LOIZEROLLES.

Mon fils restera parmi vous... Que votre amitié lui tienne lieu de la tendresse de son père.

SUVÉE.

Je vous le promets... Mais serais-je encore ici demain ?

CHÉNIER, lisant.

- » Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire,
- » Anime la fin d'un beau jour,
- » Au pied de l'échafaud, j'essaie encore ma lyre,
- » Peut-être est-ce bientôt mon tour?...

SUVÉE, LOIZEROLLES, et UN PRISONNIER.

Écoutez Chénier !

CHÉNIER, continuant.

- » Peut-être avant que l'heure en cercle promenée,
- » Ait posé sur l'émail brillant,
- » Dans les soixante pas où se route est bornée,
- » Son pied sonore et vigilant,
- » Le sommeil du tombeau pressera ma paupière ;
- » Peut-être, en ces murs effrayés,
- » Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
- » Escorté d'infâmes soldats,
- » Remplira de mon nom ces longs corridors sombres... »

JÉRÔME, ouvrant la porte, et d'une voix forte.

André Chénier !

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, JÉRÔME, GENDARMES.

( *Stupéfaction générale.* )

CHÉNIER.

Je présageais juste.

JÉRÔME, continuant.

Buffon ! Delachalotais ! Linguet ! de Broglie ! Alfred de Loizerolles !

LOIZEROLLES.

Mon fils !... O ciel !

SUVÉE.

Malheureux père !

LOIZEROLLES.

Mourir !... déjà !... si jeune !... Ah ! que ne m'ont-ils condamné à sa place !

SUVÉE.

Le réveiller pour aller à la mort !

LOIZEROLLES.

Quel espoir !... Oui, Jérôme ne s'apercevra peut-être pas.....

JÉRÔME.

Eh bien ! venez-vous ?

LOIZEROLLES, à *Suvéé*.

Ne le réveillons pas.

SUVÉE.

Comment ?

LOIZEROLLES.

Silence !

JÉRÔME.

Alfred Loizerolles !

LOIZEROLLES.

Me voici !

CHÉNIER.

Lui !...

JÉRÔME.

Je te croyais plus jeune... mais on vieillit si vite ici.....  
Allons, tu te fais bien attendre !... on s'impatiente en bas !...

LOIZEROLLES.

O mon dieu ! prolonge son sommeil !

( *On emmène ceux que l'on a appelés.* )

( *Les rideaux se croisent.* )

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

---

## QUATRIÈME TABLEAU.

( *Quand les rideaux se r'ouvrent, le théâtre représente un salon de madame Tallien, richement éclairé. — Des dames élégamment parées occupent la scène. — Un quadrille, sur un air de l'époque, vient de finir. — Les dames sont reconduites à leurs places. — La musique continue de se faire entendre dans le salon* )

voisin. — *Madame Tallien, pendant qu'on distribue des rafraîchissemens, est allée s'asseoir. — Barrère est debout derrière elle. — De l'autre côté du théâtre, Tallien, Simon et Ferraud, semblent achever une conversation grave.*)

## SCÈNE PREMIÈRE.

FERRAUD, BARRÈRE, SIMON, M. ET M<sup>me</sup> TALLIEN.

BARRÈRE, à madame Tallien.

Ta fête était charmante!... (*Plus bas.*) Et le poignard dont tu veux armer notre main, est en vérité caché sous des roses.

FERRAUD, bas à Tallien.

Ta femme a des idées singulières... Donner rendez-vous dans un bal, à des gens qui veulent sauver leur pays.

TALLIEN, souriant.

C'est ce qui m'enchanté au contraire; du reste, prends patience... dans quelques minutes, nous passerons dans mon cabinet... et là, nous conspirerons aussi sérieusement que tu voudras... Viens donc un peu de ce côté, on y danse encore, et comme maître de maison, j'ai besoin...

(*Il prend Ferraud sous le bras, et semble achever sa conversation. — En marchant, il se dirige du côté où l'on entend la musique.*)

SIMON, à part.

Robespierre a manqué de prudence... sa vanité le perdra! Sa fête à l'Être-Suprême, excite la jalousie de ses partisans; ils commencent à s'entendre... ils se réunissent pour le renverser... Ma cause est perdue, si la Convention reprend le pouvoir; il me faut pour quelque temps encore de l'anarchie, et j'ai dû sauver Robespierre... Il doit avoir reçu mon billet, pourquoi sa réponse n'arrive-t-elle pas? se défierait-il de moi?

M<sup>me</sup> TALLIEN, à Barrère.

Pendant le souper, vous entrerez tous dans le cabinet de Tallien, et j'irai vous y rejoindre le plutôt possible.

BARRÈRE, bas.

Je ne comprends pas comment la politique peut trouver place dans cette jolie tête.

M<sup>me</sup> TALLIEN.

C'est que je trouve que cette tête irait mal sous la hache du bourreau, et je ne veux pas donner à Robespierre le temps de l'y placer.

TALLIEN, rentrant.

Le souper est servi... Citoyennes, venez prendre des forces

pour continuer le bal jusqu'au lever du soleil. Viens-tu, Simon, tes conseils nous seront utiles; tu tiendras la plume.

SIMON,

Oui, pour mieux retenir vos noms.

M<sup>me</sup> TALLIEN, *bas à Barrère.*

Allons, Barrère, point de faiblesse.

BARRÈRE.

Puisque tu le veux, nous le renverserons.

( Il prend la main de madame Tallien, et sert de guide aux personnes réunies. — Ils sortent tous. — Au même instant, une des portes du côté opposé s'ouvre, et Charlotte paraît.)

### SCÈNE II.

CHARLOTTE, *seule.*

Grâce au ciel, ils s'éloignent, et ce bruit de fête ne viendra pas ajouter aux peines de ma pauvre maîtresse... Elle m'envoie près de madame Tallien, pour avoir des nouvelles de son mari; il devait être libre aujourd'hui... Il est déjà dix heures, et il n'arrive pas; si quelque nouveau malheur... Moi aussi, je meurs d'inquiétude; mon pauvre Civrac...

( On entend en dehors la voix de Civrac.)

CIVRAC.

C'est bon! c'est bon! je connais les êtres de la maison; et Civrac entre partout.

CHARLOTTE.

C'est lui! il est libre!

### SCÈNE III.

CHARLOTTE, CIVRAC.

CHARLOTTE

C'est toi, mon pauvre Civrac?

CIVRAC.

Moi-même, que ces aristocrates de valets voulaient empêcher d'entrer.

CHARLOTTE.

Tu es libre, enfin!

CIVRAC.

Oui, depuis trois heures moins un quart; et j'ai fait bien des choses depuis ce temps-là... J'ai couru chez Robespierre; je l'ai trouvé massacré, artistement parlant;... en deux coups de peigne je lui ai payé la dette de la reconnaissance... Ensuite, j'ai couru chez madame Loizerolles, et là, j'ai appris que depuis deux jours elle était à la petite maison de madame Tallien.

CHARLOTTE.

Craignant toujours qu'un arrêt n'enlevât à ma pauvre maîtresse ou son époux ou son fils, madame Tallien l'avait forcée de s'éloigner de Paris.

CIVRAC, avec un soupir.

Elle a bien fait.

CHARLOTTE.

Elle est là.

CIVRAC.

Pauvre dame!

CHARLOTTE.

Ah! mon dieu! Civrac, mon ami, qu'as-tu?... je n'avais pas encore remarqué... Tu as la figure toute renversée!

CIVRAC.

Je suis peut-être un peu dégoûté... La course... deux lieues à pied... la chaleur...

CHARLOTTE.

Non, tu me trompes,... Civrac, nous sommes seuls, ne me cache rien... Mon ami, est-il arrivé quelque chose à mes maîtres?

CIVRAC.

Au fait, je n'ai tant couru que pour arriver le premier, et vous annoncer le plus doucement possible...

CHARLOTTE.

M. de Loizerolles...

CIVRAC.

Doit être en route pour venir.

CHARLOTTE.

M. Alfred?... Tu détournes les yeux! tu pleures!...

CIVRAC.

Chut! ne dis pas cela tout haut.

CHARLOTTE.

Au nom du ciel, parle!... M. Alfred...

CIVRAC.

Eh bien! voyons, ma petite femme, ne te tourmente pas comme ça!... Il n'y a pas de notre faute... Ce pauvre jeune homme, je l'ai rencontré...

CHARLOTTE.

Où?

CIVRAC.

Rue Honoré.

CHARLOTTE.

Ah! tu me fais trembler!

CIVRAC.

Je passais... Je vois une grande foule devant le Palais Egalité.

Ce sont des aristocrates qu'on attend... Je veux continuer ma route, j'allais chez ta maîtresse; mais la place se remplit de monde, plus de passage, il faut rester... Les gendarmes escortaient la... enfin, tu sais... Un homme criait les noms des malheureux... je crois avoir mal entendu... je lui fais répéter... Alfred Loizerolles, me crie-t-il!... A ce nom, je tombe à moitié sur quelques braves gens qui me soutiennent;... je n'y voyais plus!... La charrette maudite était bien loin, que j'étais encore là, froid comme une pierre, le nom de Loizerolles dans les oreilles, et la mort dans le cœur!...

CHARLOTTE.

Le malheureux!

CIVRAC.

Et dire que ces gueusards-là nous y feront tous passer comme ça, les uns après les autres, et que nous nous laisserons égorger comme des moutons!... Non! je me révolutionnerai, et un beau matin, Robespierre pourra bien...

( Pendant ces dernières phrases, un homme a paru au fond, semblant chercher quelqu'un; entendant la voix de Civrac, il entre. — Cet homme, c'est Robespierre. )

## SCENE IV.

LES MÊMES, ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE.

Civrac!

CHARLOTTE, effrayée.

Ah!

CIVRAC, à part.

Robespierre! (*Haut, avec trouble.*) Pardon... c'est que...

ROBESPIERRE.

Tu ne m'attendais pas?

CIVRAC.

S'il m'a entendu, je suis mort!

CHARLOTTE.

Ne tremble donc pas comme ça, tu vas te compromettre.

ROBESPIERRE, à part.

Je ne surprendrai pas moins les autres.

CIVRAC, bas à sa femme.

Me regarde-t-il en dessous?

CHARLOTTE.

Non... allons... voyons...

CIVRAC.

Tais-toi, il va parler.



ROBESPIERRE.

Civrac, tu es connu dans cette maison ?

CIVRAC.

Oui... oui, citoyen...

ROBESPIERRE.

Eh bien ! va dire à la citoyenne Tallien que Robespierre veut lui parler.

CIVRAC.

Tout de suite ?

CHARLOTTE.

Que vient-il donc faire ici ?

CIVRAC.

Va-t-en !... Va prévenir ta maîtresse...

CHARLOTTE.

Pauvre dame !... comment vais-je faire ?...

ROBESPIERRE.

Allons, Civrac, ne perds pas de temps, mon ami...

CIVRAC.

Il a dit mon ami !... j'ai trois cents livres de moins sur l'estomac... Sans adieu, Charlotte, nous nous reverrons.

(Charlotte rentre, et Civrac sort par le côté où toute la société est sortie précédemment.)

## SCÈNE V.

ROBESPIERRE, seul, allant s'asseoir.

Cette lettre de Simon me confond... (Lisant.) « Barrère, » Tallien, sa femme surtout, veulent ta perte... cette fête à » l'Être-Suprême doit être le signal de ta chute... Sous le » prétexte d'un bal, la citoyenne Tallien a réuni chez elle tous » les conspirateurs... Donne moi les pouvoirs dont j'ai be- » soin, et cette nuit ils seront tous arrêtés : voilà comme Si- » mon veut se venger de toi. » Barrère me trahirait !... (Sou- » riant.) J'avais bien raison de vouloir le devancer... un vain » scrupule m'arrêtait encore... mais puisqu'il a levé le glaive, » je le laisserai retomber sur lui... Cependant je n'ai pas voulu » donner à Simon les pouvoirs qu'il me demandait... je dois me » défier de tout le monde ; et je ne veux plus m'en rapporter » qu'à moi... Sous un prétexte frivole, en apparence ; je vais » connaître toutes les personnes invitées à cette fête qui pourra » leur devenir funeste... On vient... C'est la citoyenne Tal- » lien... cette femme est adroite... et pourtant elle-même me » livrera ses amis.

Robespierre.

## SCÈNE VI.

ROBESPIERRE, M<sup>me</sup> TALLIEN.

M<sup>me</sup> TALLIEN.

J'ai peine à croire ce que m'a dit Civrac... Robespierre chez moi!

ROBESPIERRE.

Tu paraissais étonnée de ma visite, citoyenne?

M<sup>me</sup> TALLIEN.

En effet, ma surprise égale presque ma joie.

ROBESPIERRE.

Je le crois... je te dérange... les soins de ta tête...

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Oh! une simple réunion... aussi, je n'ai pas cru devoir te prier... cependant, si j'avais... Pense que tes graves occupations pouvaient te permettre...

ROBESPIERRE.

Ne parlons plus de cela... une autre fois tu ne m'oublieras pas... Barrère est ici, n'est-ce pas?

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Oui, oui...

ROBESPIERRE.

Dans le cabinet de Tallien, peut-être.

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Non; dans le salon, je crois...

ROBESPIERRE.

Fort bien... je le verrai tout-à-l'heure... J'arrive au but de ma visite... non, je serai bien debout... tu sais quelle imposante cérémonie j'ai fait décréter par la Convention. Pour élever l'âme des patriotes, j'ai pensé qu'une fête à l'Être-Suprême était nécessaire; elle aura lieu demain.

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Nous t'avons tous approuvé.

ROBESPIERRE.

Ah! je sais jusqu'à quel point vous êtes mes amis.

M<sup>me</sup> TALLIEN, à part.

Son sourire me glace.

ROBESPIERRE.

Demain, j'ai besoin d'être entouré de tous les membres influents de la Convention.

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Nul n'y manquera.

ROBESPIERRE.

On m'avait fait craindre que Tallien et Barrère me prive-

raient de leur concours, et comme je tiens beaucoup à eux, je voulais te prier de les décider, . . .

M<sup>me</sup> TALLIEN.

A assister au triomphe du plus grand citoyen de France? Ah! je puis t'assurer, en leur nom, que demain ils seront près de toi.

ROBESPIERRE.

Tu as tout pouvoir sur eux. . . Compte à ton tour sur ma reconnaissance. *(Il lui prend la main, et la porte à ses lèvres, madame Tallien ne peut retenir un mouvement d'horreur.)*

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Ah! . . .

ROBESPIERRE, *souriant.*

C'est encore un hommage que je rends à la divinité; mais ne me présenteras-tu pas à ta société, je désire que tous les invités soient témoins de notre bon accord. . . pour être forts, nous avons besoin d'être unis.

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Je veux te présenter moi-même tous mes amis. . . la plupart sont déjà les tiens.

ROBESPIERRE, *à part.*

Voilà ce que je voulais. . .

M<sup>me</sup> TALLIEN, *a sonné.*

*(Des domestiques paraissent.)*

Que tout le monde rentre dans ce salon. *(Bas à l'un d'eux.)* Cours au cabinet de Tallien. . . dis à tous ceux qui s'y trouvent de se rendre ici; annonce leur l'arrivée de Robespierre!

*(Le premier domestique a déjà rempli l'ordre de sa maîtresse; des femmes entrent avec une sorte de crainte, et conduites par madame Tallien, vont saluer Robespierre qui, appuyé sur une cheminée ou un meuble quelconque, cherche des yeux, et salue avec distraction.)*

ROBESPIERRE.

Citoyenne, est-ce que tu n'avais invité que des dames à ta fête?

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Mais non. . . tu vois. . . *(courant au devant d'eux, à Barrère et à Tallien.)* Ne vous troublez pas; il ne se doute de rien.

ROBESPIERRE.

Ah! voilà Barrère, Tallien. . . les deux inséparables, que vois-je? Ferraud.

M<sup>me</sup> TALLIEN.

Cambon, Bourdon de l'Oise.

ROBESPIERRE, *leur tendant la main.*  
J'ai voulu vous surprendre.

M<sup>me</sup> TALLIEN.  
Dubois-Crancé, Billaud-Vareannes.

ROBESPIERRE.  
Tu avais raison, citoyenne, ils sont tous de mes amis.

SIMON, *à Robespierre.*  
Tu vois que je ne t'avais pas trompé.

Tais-toi!...

CHARLOTTE, *dans la chambre de madame Loizerolles.*  
N'entrez pas! madame, n'entrez pas!...

ROBESPIERRE.  
Quel est ce bruit?

M<sup>me</sup> TALLIEN, *à part.*  
Madame Loizerolles!... l'imprudente! que vient-elle faire?

## SCENE VII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> LOIZEROLLES, CHARLOTTE.

M<sup>me</sup> LOIZEROLLES, *entrant.*  
Robespierre est ici, m'as-tu dit : je veux le voir.

ROBESPIERRE.  
Qui demande Robespierre!... le voilà, que lui veux-tu?

M<sup>me</sup> LOIZEROLLES.  
Mon fils! qu'as-tu fait de mon fils?

FERRAUD.  
C'est la mère du jeune Loizerolles.

M<sup>me</sup> TALLIEN.  
Robespierre, tu m'avais promis sa grâce?

M<sup>me</sup> LOIZEROLLES.  
Sa grâce! le tigre sait-il pardonner! mon Alfred a été assassiné par ses ordres. (*Mouvement général.*) Il est mort! mort de la main du bourreau.

ROBESPIERRE.  
Citoyenne, je pardonne à ta douleur.

M<sup>me</sup> LOIZEROLLES.  
Un pardon! c'est ta colère que j'implore! c'est la mort que je te demande! que ferais-je à présent de la vie? Je n'avais qu'un enfant! quel était son crime, de maudire un tyran!... Moi aussi, je suis coupable alors, car je te hais, Robespierre... car j'appelle sur ta tête la vengeance des hommes et la foudre du ciel!

(*Mouvement d'effroi.*)

UN VALET, *annonçant.*  
Le citoyen Loizerolles!

(*Surprise.*)

M<sup>me</sup> LOIZEROLLES.

Mon mari! Ah! qu'il n'entre pas!... épargnons-lui la vue du bourreau de son fils!

( Elle s'étance, la porte s'ouvre, et Alfred paraît.)

TOUS.

Alfred!!!

M<sup>me</sup> LOIZEROLLES.

Que vois-je! mon fils! mon fils! Ah! Robespierre, une fois aurais-tu donc été généreux! me les rendrais-tu tous les deux! Mon Alfred!...

ALFRED, tombant à ses genoux.

Ma mère! n'essuyez pas vos larmes... mon père, une seconde fois, m'a donné la vie... il est mort à ma place!

M<sup>me</sup> LOIZEROLLES.

Ah!

(Elle tombe, tout le monde se précipite vers elle et l'entoure. Alfred est resté à genoux.)

ALFRED.

Ma mère!!!

ROBESPIERRE, bas à Simon.

A présent, nous pouvons partir... Citoyens, je compte sur vous pour demain.

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

---

## QUINZIÈME TABLEAU.

Une montagne immense, sur la cime de laquelle est l'arbre de la liberté.

\*\*\*

### SCÈNE PREMIÈRE.

Lorsque le rideau rouge se r'ouvre, une colonne d'hommes est développée à droite de la montagne, des branches de chêne à la main; une colonne de femmes à gauche; elles sont toutes parées des couleurs nationales. — En cercle, autour de la montagne, sont rangés, sur plusieurs files, des adolescents armés de fusils, de piques, de sabre; sur la montagne à droite, une députation de vieillards et d'adolescents.

Les vieillards tiennent à la main une branche de chêne. — Les adolescents sont armés de sabres.

Sur une montagne, à gauche, une députation de jeunes filles et de mères, tenant par la main des enfans de sept à dix ans.

Les jeunes filles sont en blanc; les cheveux tressés de fleurs; elles

sont parées de rubans tricolores en écharpe de droite à gauche, et elles portent des corbeilles remplies de fleurs.

Les mères sont également vêtues de blanc, et portent le ruban tricolore de droite à gauche.

Les enfans tiennent à la main un bouquet de violettes.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CIVRAC.

1<sup>er</sup> HOMME.

On étouffe!

2<sup>me</sup> HOMME.

Ne poussez donc pas comme ça!

CIVRAC, *entrant.*

Quel coup d'œil!

PLUSIEURS VOIX.

Hé! Civrac! Civrac!

DES FEMMES.

Viennent-ils?

CIVRAC.

Vous n'entendez donc pas la musique?

( *On entend la musique exécutant un air patriotique.* )

1<sup>er</sup> HOMME.

Civrac! par ici!

( *Civrac va se placer à la tête de la colonne à droite du citoyen qui l'a appelé.* )

## SCÈNE III.

LES MÊMES, ROBESPIERRE, TALLIEN, BARRÈRE, FERRAUD, REPRÉSENTANS, M<sup>me</sup> TALLIEN, HOMMES, FEMMES et ENFANS DU PEUPLE.

( *Au moment où Civrac court se placer à la tête de la colonne, des hommes de droite.*

*Le cortège entre dans l'ordre suivant :*

- 1<sup>o</sup> Le corps des musiciens finissant d'exécuter l'air patriotique commencé dans la coulisse ;
  - 2<sup>o</sup> La Convention nationale, entourée d'un ruban tricolore porté par l'enfance, ornée de violettes ; l'adolescence ornée de myrte ; la virilité ornée de chêne, et la vieillesse ornée de pampre et d'olivier.
- Au centre de la représentation nationale, marche un char, sur lequel brille un trophée composé d'instrumens des arts et métiers, et des productions du territoire français.*

Chaque représentant porte à la main un bouquet d'épis de bled, de fleurs et de fruits.

Robespierre, Barrère, Saint-Just, Tallien et Ferraud marchent en tête de la représentation nationale

3<sup>o</sup> Madame Tallien, à la tête d'une vingtaine de dames très-élégamment vêtues, et toutes parées de rubans tricolores, en écharpe de droite à gauche, ayant chacune à la main un superbe bouquet de roses;

4<sup>o</sup> Une foule de peuple de tout sexe et de tout âge. — Les hommes avec des branches de chêne, et les femmes avec le ruban tricolore en écharpe. — Tout le cortège défile devant le public, et chacun se place, au fur et à mesure, à la place qui lui est réservée. — Les musiciens sur le milieu de la montagne; la représentation nationale sur la partie la plus élevée de la montagne; Robespierre bien en évidence; madame Tallien, et les dames qui l'accompagnent, en tête de la colonne qui était développée à gauche de la montagne, avant l'arrivée du cortège. — Les hommes, les femmes et les enfans du peuple, fermant la marche, se placent suivant leur sexe, derrière les colonnes de droite et de gauche.

#### ROBESPIERRE.

Il est enfin arrivé. le jour à jamais fortuné que le peuple français consacre à l'Être-Suprême. Jamais le monde qu'il a créé ne lui offrit un spectacle aussi digne de ses regards. Il a vu régner sur la terre la tyrannie, le crime et l'imposture... il voit dans ce moment une nation entière aux prises avec tous les oppresseurs du genre humain, suspendre le cours de ses travaux héroïques, pour élever sa pensée et ses vœux vers le grand Être qui lui donna la mission de les entreprendre et la force de les exécuter. L'auteur de la nature avait lié tous les mortels par une chaîne immense d'amour et de félicité!... Périsse les tyrans qui ont osé la briser! Être des Êtres, reçois les prières d'un peuple généreux!

#### CHŒUR.

Père de l'univers, suprême intelligence,  
 Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,  
 Tu relevas ton être à la reconnaissance  
 Qui seule éleva tes autels.

#### ROBESPIERRE.

Français républicains, la divinité exaucera vos vœux! Maintenant, jurons ensemble de ne poser les armes qu'après avoir anéanti les ennemis de la république.

Nous le jurons !

( *Les mères soulèvent dans leurs bras les plus jeunes de leurs enfans , et les présentent en hommage à l'auteur de la nature. — Les adolescents brandissent leurs sabres en l'air. — Les vieillards ravis apposent leurs mains sur leurs têtes et leur donnent la bénédiction paternelle.* )

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED , *entrant vivement par la première coulisse de gauche.*

Citoyens ! citoyens ! il vous abuse !

M<sup>me</sup> TALLIEN , *l'arrêtant en lui mettant la main sur la bouche.*  
Imprudent ! . . . Silence !

ALFRED.

N'osant pas être roi , il s'est fait presque dieu !

M<sup>me</sup> TALLIEN.

C'est son dernier triomphe !

( *Dans ce moment les jeunes filles et le peuple chantent le second couplet de l'hymne.* )

Dissipe nos erreurs , rends-nous bons , rends-nous justes ,  
Règne , règne au de là du tout illimité ,  
Enchaîne la nature à tes décrets augustes ,  
Et laisse à l'homme la liberté.

( *Les jeunes filles jettent des fleurs vers le ciel , et la toile tombe sur ce tableau.* )

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



---

ACTE TROISIEME.  
SIXIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente le cabinet de Robespierre, comme au deuxième Tableau du premier acte.

\*\*\*

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBESPIERRE, MAILLARD, HÉRON, DIDIER, AGENS  
dévoués à Robespierre, puis SAINT-JUST.

( *Au lever du rideau, Robespierre, assis à son bureau, écrit ; ses agens, debout, semblent attendre ses ordres.* )

ROBESPIERRE, *cessant d'écrire et regardant ses agens.*

Il me semble qu'ils m'en ont encore nommé un autre...  
Ah!... ( *Il écrit.* ) « Paris... » ( *Cessant d'écrire.* ) Misérables pygmées ! ils s'attachent aux jambes de la liberté pour en traverser sa marche... un coup de massue, et ses mouvemens redeviendront libres. ( *A ses agens.* ) Je ne serai point ingrat envers vous... ( *A part.* ) Simon n'arrive pas... ( *Apercevant Saint-Just qui entre, il se lève vivement, et s'adressant à lui.* ) Tu viens des Jacobins ?

S.T.-JUST.

Ils te sont tous dévoués.

ROBESPIERRE.

Ainsi je puis compter sur eux ?

ST.-JUST.

Comme sur tous les patriotes.

ROBESPIERRE, *désignant Maillard.*

Maillard prétend que l'agitation est plus grande qu'hier, et si j'en crois Didier... ( *Il désigne également Didier.* ) des groupes se forment sur la place de la Commune.

ST.-JUST.

Leurs rapports sont exacts... Alfred de Loizerolles est un des meneurs.

ROBESPIERRE.

Laisse-le s'amuser... c'est un enfant... Fouquier-Thinville, que j'aperçois, en fera justice. ( *A Fouquier-Thinville qui entre.* ) Eh bien ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, FOUQUIER-THINVILLE.

FOUQUIER.

Tu as été obéi.

*Robespierre.*

ROBESPIERRE.

Quand s'exécutera le jugement ?

FOUQUIER.

Il l'est déjà... Cinquante-deux aujourd'hui.

ROBESPIERRE.

Bien. ( *A Didier.* ) Retourne sur la place de la Commune , mêle-toi aux groupes... écoute bien ce qui s'y dit, et tient Henriot au courant de tout. ( *Didier va sortir; il le rappelle.* ) Didier ! tu y trouveras Civrac... envoie-le moi. ( *Didier sort. — A Maillard.* ) Toi, cours les faubourgs , dis partout que la patrie est en danger... n'épargne pas l'argent. ( *Maillard sort.* ) Toi, Héron , entre à la Convention , et note exactement les députés qui ne se prononceront pas pour moi.

### SCÈNE III.

ROBESPIERRE, SAINT-JUST, FOUQUIER-THINVILLE.

ST.-JUST.

A quoi te servent les notes ? Tu n'agis pas.

ROBESPIERRE.

Tu vas voir... ( *Il va à son bureau, prend un papier, et le leur montrant.* ) Tenez !... ( *Il lit.* ) « Barrère, Tallien , Billaud- » Varennes , Collot d'Herbois... » ( *Parlant.* ) notre président... ( *Continant de lire.* ) « Fréron , Bourdon de l'Oise , etc. , etc.

ST.-JUST.

A la bonne heure.

FOUQUIER, à Robespierre, en lui tendant la main comme pour recevoir la liste de proscription.

Donne !

ROBESPIERRE.

Demain. Quelques heures de plus augmenteront peut-être cette liste.

ST.-JUST.

Le temps devient précieux... La séance d'hier doit te faire craindre...

ROBESPIERRE.

Qu'ont-ils dit ? qu'ont-ils fait ? Des phrases !

ST.-JUST.

Ton discours n'a pu être imprimé qu'après une longue discussion.

ROBESPIERRE.

Ne te rappelles-tu pas l'effet qu'il a produit aux Jacobins ?

ST.-JUST.

La Convention voudrait te punir de ton triomphe. Ils ont eu

des assemblées secrètes... peut-être ont-ils pris des mesures...  
Prends garde !

ROBESPIERRE.

Ils sont sans énergie, sans courage... Allez, allez, la séance d'hier, loin de me donner des inquiétudes, a doublé mon espoir... Oui, mes amis, oui, la séance du 8 thermidor assure notre triomphe et celui de la liberté.

UN VALET, annonçant.

Le citoyen Simon !

ROBESPIERRE.

Ah! enfin!... Qu'il entre! (*A Fouquier et à Saint-Just.*)  
Restez!

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, SIMON, dans le fond.

SIMON, entrant.

Salut et fraternité!

ROBESPIERRE.

Arrive donc!

SIMON.

Tout va bien. Vive Robespierre! est le cri général. Ton parti l'emporte, et les contre-révolutionnaires sont perdus!

ROBESPIERRE, le regardant.

Je l'espère bien.

SIMON.

Tu dois être content de moi. A propos, j'ai vu Barrère.

ROBESPIERRE.

Qui t'en avait parlé?

SIMON.

Lui!... Il voulait me parler de toi... il prétend que tu le juges mal, et qu'il n'est pas ton ennemi.

ROBESPIERRE.

Que m'importe!

SIMON.

Cependant son appui...

ROBESPIERRE.

Je n'en veux pas. Son appui?... Pourquoi faire? Je n'ai plus besoin de personne.

SIMON.

Sans doute, tu es assez fort par toi-même. Cependant...

ROBESPIERRE.

Assez; parlons un peu de toi.

SIMON.

De moi ?

ROBESPIERRE.

Oni... Simon est-il bien sincère ? est-ce bien dans mon intérêt qu'il agit ?

SIMON, avec émotion.

Ce langage...

ROBESPIERRE.

Je conçois qu'il t'étonne.

( Il sonne. — Quatre gendarmes paraissent. )

SIMON, effrayé.

Que signifie?... Qui veux-tu donc faire arrêter ?

ROBESPIERRE.

Un traître ! Le baron de Batz !

FOUQUIER et ST.-JUST, étonnés.

Le baron de Batz !

ROBESPIERRE.

Le voilà ! c'est ce même homme qui vous trompait comme moi. C'est devant vous, mes dignes amis, que j'ai voulu le démasquer.

SIMON, à part.

Je suis perdu !

ROBESPIERRE.

Depuis six semaines, quelques jours après la fête à l'Être-Suprême, j'ai déconvert son véritable nom. Son infâme adresse était encore utile à notre cause ; mais en le laissant agir, je ne le quittais plus des yeux. Je rougis maintenant de l'avoir employé... La liberté ne veut plus que des mains pures pour la défendre. D'ailleurs, comme il nous a livré ses amis, tôt ou tard, ce misérable nous aurait vendu nous-mêmes à Pitt et Cobourg... Croiriez-vous qu'il a osé m'offrir la dictature ? à moi ! que la voix du peuple a surnommé l'Incorruptible... Samson peut seul payer de pareils services.

SIMON, à part.

Tant d'hypocrisie... et pas une preuve...

ST.-JUST.

A toi, la dictature ? Il te connaissait bien mal !

SIMON, à part.

Je reste anéanti !

ROBESPIERRE.

Emmenez cet homme !

SIMON.

Tu triomphes, Maximilien ; mais rappelle-toi les derniers mots de Carra.

( Il sort. )

## SCENE V.

LES MÊMES, *excepté* SIMON.

ST.-JUST.

Le misérable !

FOUQUIER.

Dès ce soir, je le ferai comparaître au tribunal.

ROBESPIERRE.

Après la séance, viens chez moi; nous préparerons le travail de demain. (*A Saint-Just.*) Toi, va prendre Couthon et mon frère... Courez ensemble à la Convention... la séance ne peut tarder à s'ouvrir.

ST.-JUST.

Cette fois, ne te fais pas trop attendre; ne laisse pas à tes ennemis le temps de se reconnaître.

ROBESPIERRE.

Sois tranquille, je paraîtrai assez tôt pour les foudroyer... Allez.

## SCENE VI.

ROBESPIERRE, *seul*, et regardant sa montre.

J'ai encore une heure... Voyons, relisons leurs noms... j'ai besoin de me les mettre bien dans la tête... Il faut frapper un coup décisif. (*En fouillant sur son bureau, il aperçoit la lettre du premier acte.*) Que vois-je ! encore cette lettre de l'autre jour !... je croyais l'avoir brûlée... N'en découvrirai-je donc jamais l'inférieur auteur ?... Que je lui ferais payer cher les terreurs qu'il me cause !

CRIS, *au dehors*.

A bas les modérés ! les modérés à la lanterne !

ROBESPIERRE.

D'où viennent ces cris ?

CIVRAC, *entrant tout défait*.

Ouf !

## SCÈNE VII.

ROBESPIERRE, CIVRAC, *du fond*.

ROBESPIERRE.

Qu'est-ce donc, Civrac ?

CIVRAC.

Ce sont des patriotes... Dieu ! y en a-t-il ! quelle foule !... C'est à toi qu'ils en veulent... ils sont sous les fenêtres de ta chambre à coucher.

ROBESPIERRE.

Que demandent-ils ?

CIVRAC.

L'honneur de te voir.

VOIX, en dehors.

Robespierre! Robespierre!

CIVRAC.

Les entends-tu?... Les enragés! Ils t'aiment à faire trembler!... Ils voulaient me porter en triomphe, quand ils ont vu que j'étais ton perruquier. Si tu ne te montres pas à eux, ils sont capables de mettre le feu à la maison, pour te forcer d'en sortir.

ROBESPIERRE, allant à sa fenêtre.

J'y vais.

VOIX, en dehors.

Bravo! bravo! Robespierre! bravo! vive Robespierre!

ROBESPIERRE.

Jérôme a bien rempli sa mission; il doit être au milieu d'eux. Attends-moi.

CIVRAC.

Oui, grand homme.

## SCÈNE VIII.

CIVRAC, seul.

Le charlatan! il va faire le bon apôtre! et les autres vont crier: ( *En dehors.* ) Vive Robespierre! vive!... Sont-ils bêtes!... Eh bien! et moi donc, est-ce que je ne crie pas comme eux? moi qui avais juré, ce matin, au jeune Alfred d'être de son parti... Je suis encore tout étonné de ce que j'ai fait; moi, conspirateur!... Mais quand j'ai vu Barrère lever le masque, ma foi, je me suis risqué... et à présent, ils comptent sur moi... et en vérité, je n'y compte pas du tout... Aussitôt que je vois ce diable d'homme, qui est fort comme une mouche, je tremble comme une feuille... D'un coup d'œil, il me ferait rentrer dans ma boîte... à poudre... Je pourrais pourtant... un matin... d'un seul geste... mais je pense tout de suite à feues mes pratiques, et... Diable de tête! c'est étonnant comme on y tient!... Allons, c'est égal, j'ai promis d'aller retrouver les autres... Tiens, voilà Barrère!... Bon! il va me retremper un peu.

## SCÈNE IX.

BARRÈRE, CIVRAC.

( *Barrère entre avec un air soucieux.* )

BARRÈRE, à part.

Décidément il est le plus fort... il n'y a plus à balancer.

( 4 )

CIVRAC.

Bonjour, citoyen.

BARRÈRE.

Ah! ah! c'est toi!

CIVRAC.

Oui. En entrant, as-tu entendu ces énergumènes?

BARRÈRE.

J'ai encore leurs cris dans les oreilles.

CIVRAC.

C'est révoltant... ça ne peut pas durer... faut changer tout ça, n'est-ce pas?... Ils crient : vive Robespierre! Eh bien! il faut crier, de notre côté, à bas Rob!...

BARRÈRE.

Chut!

CIVRAC.

Quoi donc? Est-ce qu'il revient?

BARRÈRE.

De la prudence!

CIVRAC.

Oui, c'est mon avis. Qu'est-ce qu'il y a donc, hein?

BARRÈRE.

Il ne faut plus que Loizerolles ni ses amis comptent sur moi.

CIVRAC.

Bah!

BARRÈRE.

J'ai réfléchi... Le moment n'est pas encore venu.

CIVRAC.

Je m'en doutais. Voyez un peu si je m'étais compromis!

BARRÈRE.

Nous étions fous, ce matin.

CIVRAC.

Oui; nous sommes poltrons, à présent.

BARRÈRE.

Hein?

CIVRAC.

C'est égal... j'aime mieux ça.

BARRÈRE.

Ainsi, mon ami, rien de fait, et la plus grande discrétion...

CIVRAC.

Ah! ça, mais, et les autres?

BARRÈRE.

Ils sont déjà presque tous condamnés. Laissons-les faire.

CIVRAC.

Comment?... et le citoyen Alfred?... Oh! non, non, je veux le sauver.

BARRÈRE.

Il doit être au Carrousel, devant la Convention, tâche de le rencontrer... Dis-lui qu'il se calme, qu'il retienne son monde, qu'il attende.

CIVRAC.

Oui, je lui dirai que le jour du courage n'est pas encore venu pour tout le monde... S'il ne veut pas m'éconter... ma foi... il en arrivera ce qu'il pourra... je serai comme lui.

BARRÈRE.

Ne me nomme pas, surtout.

CIVRAC.

Oh! mon dieu! si nous réussissons, tu mettras ton nom en tête des sauveurs de la patrie... jusque là, cache-toi bien... Voilà les grands faiseurs de révolutions... on ne les voit que le lendemain. ( Il sort. )

## SCÈNE X.

BARRÈRE, seul.

Il a raison, que viens-je faire ici? Mais aujourd'hui, Robespierre était invulnérable! je me serais perdu sans arriver à mon but; une heure encore, et il n'était plus temps de revenir! ses partisans ont pris les armes! Henriot a reçu des ordres! nous courrions à notre chûte! les cris ont cessé! il harangue le peuple. Ce Robespierre, rien ne l'arrête! Si je me flattais en vain de l'abuser... ce tigre que je viens caresser va me déchirer, peut-être... Si je tentois encore, la peur... oui... la peur est le seul sentiment qui puisse le retenir... j'en ai déjà fait l'épreuve! essayons de l'effrayer encore. Je suis seul... quelques mots obscurs... terribles... Allons. *(Il se place devant le bureau et tourne le dos à la porte, par laquelle Robespierre sort de sa chambre.)*

## SCÈNE XI.

BARRÈRE, ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE, *n'apercevant pas Barrère qui, tout occupé de la lettre qu'il écrit, n'entend rien.*

Ils s'éloignent et je puis compter sur eux... *(Apercevant Barrère, mais ne pouvant le reconnaître, il s'arrête tout-à-coup.)* Que vois-je? qui donc ose se placer à mon bureau? Quel est cet homme! Sa préoccupation l'empêche de m'entendre... je veux voir... *(Il s'avance doucement en regardant par-dessus l'épaule de Barrère, lit ce qu'il écrit.)* Ciel!... cette écriture... c'est la même... C'est donc lui!... Ah! je le tiens enfin! *(S'élançant à la gorge de Barrère.)* Malheureux! *(Barrère*



*effrayé se retourne... Robespierre étonné le lâche et recule.)*  
Barrère!!!

BARRÈRE.

Tout est fini!

ROBESPIERRE, *se contraignant.*

C'était lui... lui! Barrère!... Ah!...

BARRÈRE.

Ne contrains pas ta fureur... n'as-tu pas une arme, frappe!  
*(Il se lève.)*

ROBESPIERRE.

Moi!...

BARRÈRE.

Oh! ne cherche pas à m'abuser; j'ai appris à lire dans tes regards! Tu me crois ton ennemi, et déjà ta pensée rédige mon arrêt; je l'attendrais pourtant. Maximilien peut m'avoir mal jugé, et s'il voulait m'entendre...

ROBESPIERRE.

Barrère, on ne me trompe pas facilement! D'ailleurs que pourrais-tu dire?...

BARRÈRE.

Robespierre, tu es juste, tu n'entendras? Depuis plusieurs mois, quelle a été ta conduite à mon égard? Comment accueillais-tu les conseils que te donnait mon amitié? avec froideur, avec sécheresse même... tu ne m'écoutais qu'avec impatience; je souffrais de ton injustice, je voyais avec inquiétude les fautes que tu commettais... tu en aurais fait plus encore, si, connaissant tous les replis de ton cœur, je n'eusse employé ce moyen, le dernier qui me restait... D'une main long-temps exercée, pour n'être pas reconnue, je t'écrivais ces lettres qui, en t'effrayant quelquefois, t'ont retenu sur le bord du gouffre qui pouvait t'engloutir... Je ne voulais que mettre un frein à cette ambition aveugle qui t'entraînait à ta perte... Je te marquais enfin le but que tu ne devais point dépasser... Si ce fut un crime, je m'en reconnais coupable...

ROBESPIERRE, *à part.*

Comme le serpent rampe autour de moi!

BARRÈRE.

Pour me soupçonner, ingrat! as-tu donc entièrement oublié le passé?... Interroge tes souvenirs! qui, plus que Barrère, a concouru à ton élévation? N'ai-je pas assis les premières bases de ta puissance? Pour monter au faite, ne t'appuyais-tu pas sur moi? Tu n'y es pas encore, et tu veux me briser?... Robespierre, un moment d'imprudence peut te

*Robespierre.*

renverser encore sur la route! Je voulais t'en prévenir et t'arrêter.

ROBESPIERRE.

Comment?

BARRÈRE.

Tu veux aller trop vite... Ne devais-tu pas proscrire aujourd'hui tous ceux qui, dans la séance d'hier, avaient voté contre l'impression de ton discours?

ROBESPIERRE

Tu sais...

BARRÈRE.

Ceux que tu veux perdre sont instruits de tout, et dans ce moment, peut-être, ils décident ta chute pour sauver leurs têtes... leurs projets me sont connus... à moi.

ROBESPIERRE, à part.

Que dit-il? (*Haut.*) Je crois vraiment que j'ai eu tort... Oui, je t'avais mal jugé, et si tu veux nous oublierons l'un et l'autre ce qui s'est passé?

BARRÈRE.

Oui, Maximilien, oui, unissons-nous encore pour conjurer l'orage qui gronde et qui te menace! Dis-moi, mon ami, si tu n'avais l'intention de te défaire que des Thuriot, Lecoindre et Monestier, surtout, qui fut l'ennemi de ma famille.

ROBESPIERRE.

Et les Bourdon de l'Oise, Tallien, Fréron...

BARRÈRE.

Ce sont mes amis... Pourtant, si tu croyais nécessaire...

ROBESPIERRE.

On te nommait peut-être aussi!

BARRÈRE.

Moi! Ah!... Je ne l'aurais jamais pu croire?

ROBESPIERRE.

A la bonne heure.

BARRÈRE.

D'ailleurs, tu dois avoir fait une liste? tu me la montreras.

ROBESPIERRE, souriant.

Oui, plus tard... (*A part.*) Il y verrait son nom, que je n'effacerai pas... (*Haut.*) La séance doit être ouverte... Allons-y tous deux... Que notre bon accord assure la perte de nos ennemis!

BARRÈRE, à part.

Je suis sauvé! (*Haut.*) Allons, mon ami, compte sur moi... (*Il prend le bras de Robespierre et ils sortent tous deux.*)

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

## SEPTIÈME TABLEAU.

*Le théâtre représente l'intérieur de la salle de la Convention. Col-  
lot-d'Herbois est au fauteuil ; les députés sont en séance. Une vive  
agitation règne dans l'assemblée ; des gendarmes, parmi lesquels  
on remarque Médal, vont et viennent, portant des messages.*

\*\*\*

### SCÈNE PREMIÈRE.

COLLOT-D'HERBOIS, TALLIEN, SAINT-JUST, MÉDAL.  
PEUPLE DANS LES TRIBUNES, ROBESPIERRE jeune.

TALLIEN, se levant.

Je demande, président, que vous fassiez part à la Con-  
vention de ce que vous a dit à l'oreille le gendarme qui vient de  
vous parler pour la seconde fois.

PLUSIEURS VOIX.

L'ordre du jour ! — Non ! non ! — Aux voix la motion de  
Tallien ?

COLLOT.

Le gendarme qui vient de me parler m'apprend qu'une  
foule de citoyens, dont on ignore les intentions, sont aux por-  
tes de la salle.

PLUSIEURS VOIX.

Ce sont des pétitionnaires ! — Qu'ils entrent !  
*(Un bruit tumultueux se fait entendre ; quelques députés quittent  
leurs sièges et sortent.)*

ROBESPIERRE, jeune.

Citoyen président, mettez aux voix l'admission des péti-  
tionnaires !

ST.-JUST.

J'appuie la motion de Robespierre jeune.

PLUSIEURS VOIX.

Aux voix ! aux voix ! *(La majorité se lève.)*

COLLOT.

Puisque tel est le vœu de l'assemblée, qu'ils entrent !  
*(En ce moment une foule de citoyens, à la tête desquels est Al-  
fred, déborde dans la salle.)*

### SCÈNE II.

LES MÊMES, ALFRED, et les citoyens qui l'ont accompagné..

ALFRED.

Délégués du peuple, une faction ennemie menace la liberté ;  
elle siège avec vous, nous venons vous la dénoncer.

*L'assemblée et les tribunes.*

I<sup>re</sup> VOIX.

Le décret d'accusation !

II<sup>e</sup> VOIX.

Le renvoi au comité de Salut public !

III<sup>e</sup> VOIX.

L'ordre du jour ! l'ordre du jour !

TALLIEN.

L'ordre du jour est de sauver la patrie !

ALFRED.

Représentans, cessez de vous laisser dominer : soyez libres ! Osez manier avec vigueur le sceptre de la loi déposé en vos mains ! Cassez toutes les autorités qu'elle ne connaît pas ? Si vous n'avez ce courage, c'en est fait de la liberté.

*(Un nouveau tumulte se fait entendre, Ferraud entre.)*

### SCÈNE III.

LES MÊMES, FERRAUD.

FERRAUD, *arrivant du dehors, la cravatte et le gilet déchirés.*

Si vous doutez encore de la violence que l'on exerce sur les députés, jetez les yeux sur ces vêtemens ! Ils vous disent ce dont vous êtes menacés ! J'ai vu charger des armes . . . Dans quelques minutes, peut-être, les séditieux seront au milieu de vous, et nos têtes rouleront sous leurs pieds ?

TALLIEN, *s'élançant à la tribune.*

Oui, citoyens ! oui ! les baïonnettes menacent la représentation nationale !

ST.-JUST, *accourant aussi à la tribune.*

Président, je demande la parole.

PLUSIEURS VOIX.

Non, non ! . . .

ROBESPIERRE jeune.

On ne peut refuser d'entendre Saint-Just.

*(Un grand nombre de représentans se lèvent.)*

Parle, Tallien ! parle !

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, BARRÈRE.

*L'agitation est générale. Des députés se lèvent, quittent leurs places. Les uns sont venus auprès de Ferraud, et après lui avoir parlé, l'emmènent avec eux en séance ; d'autres ont félicité Alfred et ceux qui l'accompagnent.*

ALFRED , à ceux qui sont entrés avec lui.

Allons aux tribunes, mes amis ! Nous resterons ici, jusqu'à ce que la bonne cause triomphe.

*(Ils vont aux tribunes, et se placent sur les premiers bancs ; en ce moment Barrère entre.)*

ROBESPIERRE jeune, qui est un de ceux qui ont quitté leurs sièges et qui se trouve sur le devant du théâtre, lorsque Barrère entre.

Tallien va casser les vitres !

BARRÈRE.

Que dis-tu ?

ROBESPIERRE jeune.

Où est mon frère ?

BARRÈRE.

Il est à la Commune ; mais d'après ce que je vois, sa présence serait plus utile ici !

PLUSIEURS VOIX.

A vos places !

TALLIEN, toujours à la tribune.

Le temps est venu, il faut déchirer le voile !

BARRÈRE, à part.

Me serais-je trop avancé, tout-à-l'heure, avec Robespierre. *(Il entre en séance avec les autres représentans ; il n'y a plus personne sur le devant de la scène.)*

TALLIEN, continuant.

Sachez qu'hier le président du tribunal révolutionnaire a proposé ouvertement aux Jacobins, de chasser de la Convention tous les hommes impurs, c'est-à-dire, tous ceux qu'on veut sacrifier ! Mais le peuple est là... et les patriotes sauront mourir pour sauver la liberté.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui !

*(Vifs applaudissemens dans l'assemblée et dans les tribunes.)*

TALLIEN.

Je le répète ; nous mourrons tous avec honneur ; car je ne crois pas qu'il y ait ici un seul représentant qui voulût exister sous un tyran.

ROBESPIERRE, entrant.

Qui parle de tyran ?

TALLIEN.

Moi !

*(Tous les yeux se portent sur Robespierre.)*

## SCÈNE V.

LES MÊMES, ROBESPIERRE.

PLUSIEURS REPRÉSENTANS, *apostrophant Robespierre.*  
Périssent les tyrans!

TALLIEN.

On voulait détruire, mutiler la Convention! et cette intention était si réelle, qu'on avait organisé un espionnage des représentans du peuple que l'on veut égorger.

ROBESPIERRE, *courant à la tribune, pour y monter.*  
C'est une imposture!

PLUSIEURS VOIX.

A bas! à bas le tyran!

TALLIEN.

Je viens démasquer les conspirateurs... ils seront bientôt anéantis, et la liberté triomphera... Si je m'abussais, si l'ennemi de la représentation nationale ne tombait pas sous nos coups... ce poignard, dont je me suis armé, lui percerait le sein!

( *Vifs applaudissemens dans l'assemblée et les tribunes.* )

ROBESPIERRE, *se cramponnant à la tribune.*

Président, je demande la parole!

DE TOUTES PARTS.

A bas! à bas le tyran!

( *Robespierre est forcé d'aller s'asseoir à sa place, à côté de St.-Just, — Au milieu du tumulte, le président agite sa sonnette, et le calme renaît peu à peu.* )

ROBESPIERRE.

Les misérables! ils paieront cher...

FERRAUD, *bas à Barrère.*

Allons, Barrère, achève l'ouvrage de Tallien.

BARRÈRE.

Compte sur moi.

ROBESPIERRE, *arrive à sa place, près de Barrère.*

Parle donc, toi; ils t'écouteront peut-être.

BARRÈRE.

Que faire? Président, je demande la parole.

( *Il se dirige vers la tribune.* )

HUISSIERS.

Silence! citoyens!

BARRÈRE, *à la tribune.*

Nous nous effrayons à tort... On cherche, il est vrai, à produire des mouvemens dans le peuple; mais les efforts des agi-

tateurs seront paralysés par les mesures que nous pouvons prendre. Je demande que le maire de Paris, et l'agent national de la Commune, remplissent leur devoir, leur fidélité, et leur dette envers la nation; et qu'ils viennent répondre sur leurs têtes de la sûreté des représentans du peuple.

FERRAUD, à part.

Le lâche! il a peur.

ROBESPIERRE, à part.

Le traître! il m'abandonne.

TALLIEN, allant à la tribune.

La discussion n'est plus à son vrai point.

ROBESPIERRE, de sa place.

Je saurai l'y ramener!

( *Murmures prononcés, pendant lesquels Barrère est descendu de la tribune, où remonte Tallien.* )

TALLIEN.

Il ne s'agit plus de louvoyer, il faut marcher droit au but... On voulait former un triumvirat qui rappelât les proscriptions de Sylla; on voulait s'élever sur les ruines de la république, et les hommes qui le tentaient sont Robespierre, Couthon et St.-Just.

ROBESPIERRE, se levant.

A bas l'infâme! le calomniateur! ( *Violens murmures.* )

FERRAUD.

Je demande le décret d'arrestation contre Robespierre!

1<sup>er</sup> REPRÉSENTANT.

St.-Just et Couthon!

ROBESPIERRE, jeune.

Je suis aussi coupable que mon frère... je demande aussi le décret d'accusation contre moi!

FERRAUD.

Aux voix l'arrestation de tous les quatre!

L'ASSEMBLÉE.

Aux voix! aux voix! ( *Tous les membres se lèvent, et font retentir la salle des cris de :* ) Vive la liberté! vive la république!

TALLIEN.

Citoyens collègues! la patrie, en ce jour, et la liberté, vont sortir de leurs ruines.

ROBESPIERRE.

Oui, car les brigands triomphent!

( *Indignation générale de toutes parts.* )

PLUSIEURS VOIX.

A la barre! à la barre!

( *On applaudit de tous côtés.* )

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, JÉRÔME, CITOYENS armés,

FERRAUD.

Maintenant que les quatre décrétés ont obéi aux volontés de la Convention, je demande qu'ils soient traduits dans une maison de détention!

COLLOT, auquel Médal est venu parler à l'oreille.

Je viens d'apprendre que des factieux armés sont aux portes de la salle.  
( On entend un grand bruit. )

TALLIEN.

Allons leur barrer le passage.

ROBESPIERRE, voyant entrer Jérôme, à la tête de citoyens armés, de tout sexe.

Il n'est plus temps!

JÉRÔME, aux quatre décrétés.

Braves patriotes! ils vous ont proscrits, mais le peuple tout entier s'est levé en votre faveur; suivez-nous à la Commune, là, vous les bravez tous, et vous sauvez la patrie.

ROBESPIERRE.

Au revoir, vils brigands! ( L'agitation est à son comble. )

ALFRED, dans les tribunes.

Aux armes! citoyens, aux armes!

( Toutes les tribunes sont évacuées )

## SCÈNE VII.

COLLOT, TALLIEN, BARRÈRE, FERRAUD,  
REPRÉSENTANS.

FERRAUD.

Courons aussi aux armes!

PLUSIEURS VOIX.

Oui! oui!

( Mouvement général. — Le président agite la sonnette, on fait silence. )

LE PRÉSIDENT.

Nous ne devons pas quitter notre poste... c'est ici qu'il faut mourir.

TALLIEN.

Eh bien! hors la loi les traîtres!

FERRAUD.

Oui! oui!



L'ASSEMBLÉE, en masse.

C'est décrété!

COLLOT.

La Convention nationale met hors la loi tous les membres de la commune : Henriot, les deux Robespierre, St-Just et Couthon.

PLUSIEURS VOIX.

Bravo! bravo!

COLLOT.

Qui remplacera le chef de la force armée ?

PLUSIEURS VOIX.

Barras!

UN MEMBRE se lève.

Que trois autres membres se joignent à lui, et je serai l'un d'eux.

TALLIEN.

Moi aussi!

1<sup>er</sup> REPRÉSENTANT.

Moi aussi!

( Les quatre représentans désignés se disposent à sortir; mais sur un geste du président, ils s'arrêtent. )

COLLOT.

Dignes collègues, pendant que vous combattrez les factieux, nous resterons en permanence pour prendre les mesures que nécessiteront les circonstances... nous attendrons ici l'exécution des lois où le fer des assassins; mais avant de nous séparer, jurons tous de mourir, ou de faire triompher la liberté!

TOUS.

Nous le jurons!

( Les députés se sont tous levés, en étendant la main vers le président. )

FIN DU SEPTIÈME TABLEAU.

---

---

## HUITIÈME TABLEAU.

Au moment où les députés, qui occupent les premiers bancs à l'avant-scène, quittent leurs places pour prêter le serment devant le bureau du président, ces premiers bancs disparaissent; un rideau tombe devant la Convention. — Ce rideau représente une salle d'entrée, n'occupant qu'un plan ou deux. — Le peuple arrive des deux côtés, Charlotte en tête.

Robespierre.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, PEUPLE, HOMMES ET FEMMES.

CHARLOTTE.

Les tribunes sont pleines, pas moyen d'entrer; et pourtant, j'avais promis à ma pauvre maîtresse de lui donner des nouvelles de son fils : il est là-dedans.

UNE FEMME DU PEUPLE.

Dis donc, ma voisine, ils font un fameux sabbat... on les entend d'ici.

CHARLOTTE.

C'est aujourd'hui qu'ils veulent renverser Robespierre; mais si c'est lui qui l'emporte, nous sommes tous perdus... Et mon mari? où est-il?... Ah! j'en perdrai la tête!

( On entend dehors la voix de Civrac. )

CIVRAC.

Ah! place! place! j'apporte des nouvelles.

CHARLOTTE.

C'est sa voix!

LA FEMME.

Tiens, ma pauvre Charlotte, voilà ton gueux de mari!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CIVRAC.

CIVRAC, sans voir sa femme.

Mes amis, ça se gâte... On vient de me dire ce qui se passe là-dedans; on va courir aux sections... La Convention se déclare en permanence... et pour cette fois, la patrie a furieusement besoin d'être sauvée.

CHARLOTTE, à part.

Être si près de lui, et ne pas oser lui parler.

LA FEMME.

Dis donc, Charlotte, est-ce qu'il change de couleur, ton divorce?

CIVRAC.

Qu'est-ce que tu dis? Charlotte est là?... Charlotte, c'est toi!...

( Il veut l'embrasser. )

CHARLOTTE, le repoussant.

Qu'est-ce que tu fais? tu vas te compromettre?

CIVRAC.

Ça m'est égal, je suis décidé, j'ai assez dissimulé comme ça; j'ai jeté mon bonnet par-dessus les toits, ma tête ira où elle

pourra... Mais on va se battre, j'en suis; je puis être tué, et je ne veux pas mourir sans t'avoir embrassée.

CHARLOTTE.

Ah! mon ami!

LA FEMME.

Comment, tu embrasses, à ton tour, ce gueusard-là!

CHARLOTTE.

Lui! un méchant homme!... Ah! Civrac, mon ami, laisse-moi leur dire enfin la vérité; tu me dois ça pour tout ce que j'ai souffert.

ÉIVRAC.

Ah! tu peux tout dire à présent; ça ne me coûtera pas un cheveu de plus.

CHARLOTTE.

Eh bien! vous tous, qui êtes mes voisines, mes amis, vous qui avez cru, comme tout le monde, que mon Civrac était un terroriste, que je m'étais séparée de lui, parce qu'il me rendait malheureuse; apprenez que tous deux nous avons fait à la patrie le sacrifice de notre bonheur... Sachez que Civrac m'aimait toujours, que je le chérissais de même: il n'ayait l'air d'être du parti des brigands, que pour sauver quelques malheureux. Il en dérobaient souvent des listes entières... il me les apportait; et c'est, en les brûlant ensemble, que nous nous consolions de notre divorce... Ah! mon ami, je peux mourir à présent; j'ai pu t'embrasser devant tout le monde, et te faire reconnaître pour un honnête homme.

( Elle tombe dans les bras de Civrac. )

TOUS.

Vive Civrac!

CIVRAC.

Mes amis, si vous voulez que je vive, ne criez pas si fort.

LA FEMME.

Voilà qu'on sort des tribunes, Charlotte... C'est le citoyen Alfred.

CIVRAC.

Allons, Charlotte, à présent, la patrie avant tout; si nous sommes vainqueurs, nous nous remarierons.

### SCENE III.

ALFRED, CIVRAC, CHARLOTTE, HOMMES ET FEMMES  
DU PEUPLE.

ALFRED.

Aux armes, citoyens!... Robespierre a levé le masque...

l'incorruptible n'était qu'un tyran... Tallien va lui - même se mettre à notre tête... Maximilien court à la Commune; la loi saura l'y poursuivre et l'y frapper.

UN DES HOMMES, *qui sont venus avec Alfred.*

Eh ! voilà son perruquier !

TOUS.

Civrac !

LE 1<sup>er</sup> HOMME.

Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

ALFRED.

C'est un des nôtres, nous pouvons compter sur lui.

CIVRAC.

Oui, c'est fini, j'ai pris la pique; vous verrez si je suis bon patriote. Citoyen Alfred, les gredins ont fait conduire ta mère en prison.

ALFRED.

Vous l'entendez, mes amis, rien n'était sacré pour ces misérables... mais qu'ils tremblent à leur tour ! le peuple opprimé long-temps va se réveiller pour écraser les tyrans.

TOUS.

Oui!... à bas les tyrans !

CIVRAC.

La section des Gravilliers et celle des Lombards sont déjà sous les armes.

ALFRED.

Le pays va les appeler, et toutes les sections viendront se joindre à nous... Amis, courez chacun dans vos quartiers respectifs, annoncez partout la chute des terroristes; appelez aux armes tous ceux qui, comme moi, ont un père à venger... A la Commune ! c'est là qu'est Robespierre, c'est là le rendez-vous du peuple... Que ce cri retentisse dans toute la grande cité : vengeance et justice ! A la Commune !

TOUS.

A la Commune !

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, TALLIEN, FERRAUD.

( On entend sonner le tocsin au loin. )

TALLIEN.

Tu l'entends, Ferraud; déjà les ordres de la Convention s'exécutent, le tocsin nous appelle à la défense de nos droits... Citoyens ! vos représentans combattront à votre tête ; ils scelleront, s'il le faut, de leur sang le triomphe de notre cause...

Mort ou liberté! c'est le cri des patriotes... Barras nous attend avec ses soldats.

ALFRED.

Le peuple lui montrera la route. Ma mère, tu seras libre!... O mon père! tu seras vengé!... A la Commune!

TOUS.

A la Commune!

( Ils sortent en brandissant leurs piques. )

LE THEATRE CHANGE.

---

## NEUVIEME TABLEAU.

*Le Théâtre représente la place de la Maison-Commune. — De chaque côté de la scène, des groupes nombreux d'hommes et de femmes, armés de sabres, de fusils et de piques. — Des canons sont braqués au bas de l'escalier de la Maison-Commune. — Les canonniers sont groupés près de leurs pièces. — Le tocsin sonne.*



### SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIOT, OFFICIERS, CANONNIERS, PEUPLE.

LE PEUPLE.

A bas la Convention! Vive Robespierre!

LA COLOMBE.

Le pas de charge, et en avant!

UN HOMME.

Tu as raison, la Colombe.

LA COLOMBE.

A quoi que ça sert de droguer ici, depuis deux heures que le tocsin sonne?... Qu'est-ce que fait Robespierre là-haut?

UNE VOIX.

Qu'il vienne!

LE PEUPLE.

Oui! oui!... Robespierre! Robespierre!

UNE VOIX.

Voilà le général Henriot!

( Henriot sort de la Maison - Commune, suivi de quelques officiers, formant son état-major. )

LA COLOMBE.

C'est pas lui que nous demandons... Robespierre! Robespierre!

( *Tout le peuple se mêle, et forme un épais cordon autour de Henriot et de son état-major. — En ce moment Médal et un autre gendarme entrent en scène par la première coulisse; l'un par la droite, l'autre par la gauche.* )

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MÉDAL, UN GENDARME.

LE GENDARME, *allant à Médal.*

Ah ! c'est toi, Médal ?

MÉDAL.

D'où viens-tu ?

LE GENDARME.

Du Pont-Neuf... J'ai porté un ordre au commandant des quinze cents hommes qui sont là, avec du canon.

MÉDAL.

Mon cher, on nous fait jouer un vilain jeu.

LE GENDARME.

Je monte à la Maison-Commune, rendre compte de ma mission. ( *Il s'en va.* )

MÉDAL.

Si ça continue, je quitte la partie.

( *Les deux gendarmes se dirigent vers la Maison-Commune* )

PLUSIEURS VOIX.

Robespierre ! Robespierre !

MÉDAL, *arrivé au perron.*

Le voici !

LE PEUPLE.

Ah ! ah !... ( *Robespierre sort de la Maison-Commune, suivi de Fleuriot, maire de Paris ; de Payan, agent national, et d'autres municipaux.* ) Vive l'incorruptible !

## SCÈNE III.

ROBESPIERRE, HENRIOT, FLEURIOT, PAYAN,  
ROBESPIERRE jeune, MUNICIPAUX, PEUPLE.

ROBESPIERRE, *au peuple.*

Je suis heureux d'être au milieu de vous.

LE PEUPLE.

A la Convention ! à la Convention !

ROBESPIERRE.

Nous irons ! nous irons ! Encore une heure de patience, et nous marcherons tous ensemble contre ce repaire de brigands !

LE PEUPLE.

Bravo ! bravo !

ROBESPIERRE , à *Henriot et aux municipaux.*

De toutes parts j'attends du renfort... Jérôme et quelques dévoués comme lui, sont aux sections, aux faubourgs... Saint-Just est au camp des Sablons, pour donner l'ordre à Labretêche d'amener les jeunes élèves de la patrie.

MÉDAL, *qui était resté sur le perron, derrière Robespierre.*  
Voici Saint-Just !

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, ST.-JUST, ensuite JÉRÔME.

ROBESPIERRE, *bas à Saint-Just.*

Déjà de retour ?

ST.-JUST, *bas.*

Je ne suis point allé jusqu'aux Sablons... J'ai appris en route que nous avons été prévenus, et que Labretêche était arrêté.

ROBESPIERRE.

Il fallait continuer la route, et m'amener les élèves.

ST.-JUST, *plus bas.*

Ils se sont déclarés pour la Convention.

ROBESPIERRE.

Eux aussi !... Après tout, qu'aurions-nous fait de ces enfans ? ce sont des hommes qu'il nous faut... et Jérôme, que j'aperçois, nous en amènera.

JÉRÔME, *entrant.*

Ne compte plus là-dessus.

ROBESPIERRE.

Que dis-tu ?

JÉRÔME.

Les citoyens se sont armés en entendant le tocsin et la générale, mais pour aller aux Tuileries.

ROBESPIERRE.

Contre nous ?

JÉRÔME.

Toutes les sections se rendent à l'Assemblée, pour lui faire un rempart de leurs corps.

ROBESPIERRE.

Tais-toi... (*Haut.*) Citoyens ! tout Paris se déclare pour nous ; d'un seul coup nous écraserons tous les factieux.

LE PEUPLE.

Bravo ! bravo !

ROBESPIERRE.

Laissons-leur toujours croire que nous sommes les plus forts; rentrons à la Commune, nous délibérerons plus à notre aise. (*À Jérôme.*) Toi, Jérôme, ne les quitte pas; et si quelque émissaire de la Convention parvenait jusqu'ici, ne lui donne pas le temps de parler.

JÉROME.

Sois tranquille.

ROBESPIERRE, *à haute voix, et à tout le monde.*

Citoyens! dans une heure nous marcherons tous ensemble à la Convention, préparez vos armes.

LE PEUPLE.

Bravo! vive Robespierre! mort aux brigands!

(*Robespierre, son frère, St.-Just, Henriot, Fleuriot, Payan, les officiers et les municipaux, rentrent à la Maison-Commune. — Jérôme et plusieurs personnes les accompagnent jusqu'au perron.*)

## SCÈNE V.

JÉROME, PEUPLE, puis ensuite ALFRED, MÉDAL.

LA COLOMBE.

Dites donc, vous autres, voilà des camarades; c'est des canonniers, ils viennent se joindre à nous..... Tiens, il y a un muscadin avec eux.

ALFRED, *dans la coulisse.*

Parlementaire!

LA COLOMBE, *à ceux qui sont auprès d'elle.*

C'est sacré, ça, les enfans!

(*On ouvre passage, et Alfred paraît avec les canonniers.*)

MÉDAL, *qui a quitté le perron.*

Alfred de Loizerolles!

ALFRED.

Citoyens, au nom de la Convention...

JÉROME, *revenant en scène.*

Qu'est-ce que j'entends-là?

LA COLOMBE.

Mon garçon, c'est un parlementaire.

JÉROME.

Vous l'avez reçu?

MÉDAL.

Pourquoi pas?

JÉROME.

On ne te demande pas ton avis, à toi... A bas les gendarmes! pas de gendarmes ici!



PLUSIEURS VOIX.

A bas les gendarmes!

MÉDAL.

Malheureux jeune homme!

( *On bouscule Médal, que l'on force à sortir.* )

ALFRED.

Mes amis, tout Paris s'est soulevé contre Robespierre.

JÉROME.

C'est un imposteur!

LA COLOMBE, à Jérôme.

Pendant, si ce qu'il dit était vrai!

JÉROME.

C'est un traître, un ci-devant; c'est un Loizerolles, un espion.

TOUS.

Faut le fusiller!

JÉROME.

Formez le cercle, pour qu'il ne se sauve pas!

( *Tout le monde forme un cercle autour de Jérôme et d'Alfred.* )

ALFRED.

Qu'allez - vous faire? Mes amis, mes compatriotes, ne vous déshonorez pas.

JÉROME, à Alfred, après avoir pris un pistolet à sa ceinture.

A genoux!

LA COLOMBE.

C'est un meurtre!

JÉROME.

Je m'en charge seul... Allons, à genoux!

ALFRED.

M'y voilà!... Vive la république!

( *Jérôme lâche la détente de son pistolet, mais l'arme fait long feu; il jette son pistolet, et en prend un autre à sa ceinture.* )

JÉROME.

Celui-ci ne te manquera pas.

( *Au moment où il va lâcher le coup, Civrac s'élançe entre Jérôme et Alfred.* )

CIVRAC, accourant.

Arrête! arrête! malheureux!

( *On entend le tambour dans le lointain.* )

## SCENE VI.

LES MÊMES, CIVRAC.

ALFRED, se relevant.

Ciel!

Robespierre.

JÉRÔME.

Quoi, Civrac, c'est toi qui m'empêche...

CIVRAC.

De commettre un crime inutile... Tiens! entends-tu?

( *On entend le tambour* )

LA COLOMBE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

CIVRAC.

Toutes les sections de Paris, qui viennent combattre le tyran.

VOIX, *au-dehors*:

Vive la Convention!

ALFRED.

Vous l'entendez, mes amis, je ne vous trompais pas... Vive la Convention!

( *Plusieurs voix répètent ce cri.* )

JÉRÔME, à *Civrac*.

Tu trahis ton maître!

CIVRAC.

Brutus... n'a pas de maître! plutôt la mort que l'esclavage!  
Vive la Convention!

TOUS.

Vive la Convention!

JÉRÔME, à *plusieurs qui l'entourent*.

Ferez-vous comme ces lâches? Venez avec moi à la Maison-Commune; nous défendrons Robespierre, et c'est sur nous qu'il faudra passer pour arriver jusqu'à lui.

LES PARTISANS DE JÉRÔME.

Vive Robespierre!

( *Ils courent à la Maison-Commune, et y entrent.* )

## SCÈNE VII.

TALLIEN, FERRAUD, CIVRAC, CHARLOTTE, ALFRED,  
MÉDAL, PEUPLE, SOLDATS.

TALLIEN, FERRAUD, MÉDAL, à la tête des troupes et du peuple  
armé, entrent en criant:

Vive la Convention!

( *Civrac, Alfred, et ceux qui sont restés en scène, répondent par le même cri. — Ils fraternisent tous.* )

TALLIEN, courant à Alfred, qu'il aperçoit.

Ils ont épargné...

ALFRED, embrassant Tallien.

Ah!

TALLIEN, à tous ceux qui l'entourent.

Français républicains ! nous sommes tous armés pour la même cause ; patrie et liberté ! voilà notre mot de ralliement. Ce sont des frères qui viennent combattre avec nous, unissez vos armes aux nôtres. Vive la république !

TOUS.

Vive la république !

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BARRÈRE.

BARRÈRE, accourant.

Courage ! mes amis !

CIVRAC.

Barrère ! allons décidément nous sommes les plus forts !

FERRAUD.

Citoyens, en bataille !

ALFRED.

Canonniers, à vos pièces !

TALLIEN.

Amis, avant d'engager un combat dont nous sortirons vainqueurs, mais dans lequel va couler le sang français, nous allons sommer les rebelles de se rendre ; s'ils refusent, nous réduirons en poudre l'édifice qui les recèle.

FERRAUD.

Au nom de la Convention, traîtres, rendez-vous !

PLUSIEURS VOIX, en dedans.

Jamais !

TALLIEN.

Plus de pitié ! mort aux terroristes !

TOUS.

Mort aux terroristes !

( Des coups de feu sont tirés de la Maison-Commune ; on y répond de dessus la place. — L'affaire est généralement engagée, et le canon tire. )

ALFRED.

A l'assaut ! à l'assaut !

( Le peuple, à la tête duquel Alfred s'est mis pour monter à l'assaut, est repoussé. — Robespierre paraît sur le perron, suivi de Jérôme et de plusieurs personnes armées. )

## SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ROBESPIERRE ET AUTRES.

ROBESPIERRE, un pistolet à la main, et s'adressant à ceux qui le suivent.

Du courage ! suivez-moi !

ALFRED, se précipitant au-devant de lui, sur le perron.  
Voilà le tyran!... Non, tu ne passeras pas!

( Robespierre le repousse violemment, et veut descendre les marches du perron; mais il est entouré d'une foule de peuple. — Médal le saisit au collet, Robespierre le repousse. )

ROBESPIERRE.

Tu ne me mèneras pas à l'échafaud!

( Il se tire un coup de pistolet. — On entend la détonation. — Au même moment, Civrac, voulant aller au perron, est rencontré par Jérôme, qui lui tire un coup de pistolet. — Il tombe dans les bras de Charlotte, sur le devant de la scène. )

CHARLOTTE.

Ciel! mon mari!

CIVRAC.

La liberté triomphe!... Adieu, souviens-toi du 9 thermidor!

( Le peuple amène Robespierre sur une civière. )

ALFRED, écarte la foule qui l'entoure, met la main sur le cœur de Robespierre, et s'écrie :

Il respire encore!

TALLIEN.

A l'échafaud!

TOUS.

A l'échafaud!

ALFRED.

Carra l'a dit... Il y viendra!

( Le peuple se dispose à emporter Robespierre. — D'autres paraissent sur le perron, en tenant au collet tous les complices de Robespierre. )

TABLEAU.

FIN.